

Makers of Canadian Literature
LOUIS FRÉCHETTE

Makers of Canadian Literature

Lorne Albert Pierce
Editor

Victor Morin
Associate Editor
French Section

Dedicated to the writers of
Canada - past and present -
the real Master-builders and
Interpreters of our great
Dominion - in the hope that
our People, equal heirs in
the rich inheritance, may learn
to know them intimately; and
knowing them love them; and
loving - follow



LOUIS FRÉCHETTE

par

HENRI D'ARLES

Lauréat de l'Académie Française



TORONTO
THE RYERSON PRESS

1-2
2-16
3-22
4-28
5-34

TABLE DES MATIÈRES

Biographie	1
Florilège	27
Critique	57
Reliquiae	103
La Voix d'un Exilé Lettre à Ferdinand Gagnon	
Bibliographie	117
Index	122

A mon grand ami de France

Son Altesse Monseigneur le Duc et Prince de Bauffremont

si profondément sympathique à tout ce qui

concerne la littérature canadienne-française

si instruit de ses manifestations diverses et touchantes

je dedie ce travail sur un poète

qui a également aimé

et filialement uni dans ses chants

le Canada et la France

PRÉSENTATION



L'OEUVRE de Fréchette ne pouvait guère être commentée avec plus de maîtrise que par l'auteur de ces pastels et poèmes en prose, qui signe du nom de plume "Henri d'Arles."

Ce pseudonyme cache une personnalité ecclésiastique bien connue parmi les écrivains canadiens-français. Né dans cette partie de la province de Québec appelée pittoresquement "les Bois-Francs," Henri d'Arles a tour à tour habité, ou plutôt "étudié" à Québec, Saint-Hyacinthe, Fall-River, New-York, Montréal, Paris et Jérusalem; il réside aujourd'hui à Manchester, aux Etats-Unis d'Amérique, mais la nostalgie des arts et des lettres le reprend constamment, et il boucle alors sa malle pour la France.

Son premier ouvrage *Propos d'Art* parut à New York en 1903, et son plus récent fut édité l'an dernier, à Paris, sous le titre *Arabesques*; entre ces deux dates, il a publié

PRÉSENTATION

douze volumes dont les plus importants forment cette oeuvre "fondamentale" de l'histoire de l'*Acadie*, refaite sur le manuscrit de son cousin Edouard Richard, mais complétée par des recherches, mises au point et à date, en trois volumes in—4^o, qui fut couronnée par l'Académie Française et valut à son auteur la médaille d'or Richelieu.

Henri d'Arles est un écrivain délicat, un critique averti, un amant passionné du Beau. Le soin qu'il apporte à la publication de ses ouvrages dénote ses préoccupations artistiques; il lui semble que l'inspiration ne vient pas s'il ne couche ses pensées sur un papier de luxe, avec une plume d'or. . .

C'est le parrain tout désigné pour nous présenter le poète national du Canada français: Louis Fréchette.

L'éditeur-associé.

Montréal, 10 Février 1924.



Louis Frechette.

BIOGRAPHIE

LOUIS FRÉCHETTE



QUATRE vers qui chantent dans la mémoire des hommes, —il n'en faut pas plus, dit-on, pour assurer à un poète l'immortalité. En ce cas, l'ombre de Louis Fréchette habite les Champs-Élysées, mêlée aux chœurs divins de tous les siècles. Les quatre vers qui suffisent à fonder une gloire, il a su les trouver, les moduler, leur donner l'âme, la forme et l'accent, par quoi ils se gravent d'eux-mêmes dans le souvenir. Qui ne connaît, en effet, au Canada-Français, le distique suivant :

O notre histoire—écrin de perles ignorées,—
Je baise avec amour tes pages vénérées . . .

et celui-ci, plus beau encore, me semble-t-il, si doux, si coulant sous un ciel teinté de mélancolie, et où s'exprime adorablement la fin d'un rêve, le rêve d'une Nouvelle-France sur les bords du Saint-Laurent, à l'image de l'ancienne :

Et notre vieux drapeau, trempé de pleurs amers,
Ferma son aile blanche et repassa les mers?

LOUIS FRÉCHETTE

A force de sentiment pieux et concentré, Fréchette a atteint ici au grand art. Sur ces deux vers se ferme une période de notre histoire qui, hélas ! ne se rouvrira plus. L'âme de l'adieu définitif à quelque chose de passionnément aimé, y est enclose. Ils retentiront à jamais chez nous, tant leur note plaintive rend bien tout ce qu'éprouvent nos coeurs français devant un avenir brisé. Si beaucoup ne savent, de notre poète, que ces quatre vers, ce n'est pourtant pas à cela que se limite son oeuvre. Elle ne s'est pas enfermée toute non plus en la discipline métrique. Car Fréchette a écrit en prose, peut-être même trop, en ce sens qu'il a ainsi dispersé ses forces, égaré son talent en divers domaines étrangers, quand ce talent était surtout celui d'un musicien fait pour jouer du luth. Sans contester le mérite des ouvrages de ce genre qu'il a laissés, ce n'est pas par là qu'il vivra : la postérité, juste, en somme, verra toujours et surtout en lui un poète, le plus grand de sa génération. Mais ceci ne signifie nullement qu'il fut un maître et que ses poèmes doivent être rangés parmi les ouvrages qui ont enrichi le patrimoine de l'humanité. Tout est relatif. Et il est bon de se rappeler, une fois pour

BIOGRAPHIE

toutes, dès le début de cette étude, que nous avons affaire à une littérature commençante, balbutiante, à un milieu d'une culture moyenne, peu épris d'idées, modérément excitateur d'enthousiasme sacré, et où le nombre des disciples de la Muse ne dépassait pas quatre ou cinq. Dans ces conditions, être le premier est encore un honneur sans doute, mais que le sens critique doit réduire à ses exactes et modestes proportions. C'est donc le poète que nous considérerons dans Louis Fréchette, après avoir jeté un

Regard sur sa vie.

Fréchette est né à Lévis, "au pied de la falaise," le 16 novembre, 1839. Dans son livre *La Survivance Française au Canada*, le prince de Beauvau-Craon a dit de cette ville: "Lévis est la parente pauvre de Québec." Voilà une perle de littérature impressionniste. Elle a son pendant dans le mot par lequel un autre voyageur pressé a caractérisé notre grand fleuve: "Le Saint-Laurent est un mâle." L'on pourrait, je crois, faire un recueil de toutes les expressions amusantes qu'une vision sommaire de nos paysages et de nos moeurs a arrachées aux européens qui sont venus nous

LOUIS FRÉCHETTE

découvrir. La moisson serait abondante et un peu folle.—Fréchette n'avait que treize ans quand il perdit sa mère. Celle qui la remplaça au foyer fut loin de conquérir l'affection de l'enfant: elle fit même si bien, par la violence de ses corrections, que celui-ci, un beau jour, quitta la place et s'en fut aux Etats-Unis, du côté d'Ogdensburg, l'ancien fort de la Présentation, fondé par le célèbre abbé François Picquet, surnommé "le Canadien." Cet incident n'est pas de nature à réhabiliter la réputation, déjà si fort compromise, des belles-mères. Notre futur poète dût trouver plutôt rude ce premier contact avec l'exil: il était sans ressources, et trop jeune pour savoir un métier. Après avoir essayé de gagner sa vie comme télégraphiste, il en fut réduit à casser des cailloux pour les chemins. Benito Mussolini a bien commencé par être maçon. Mais la corporation ne l'a pas gardé. Il devait monter plus haut. Le jeune Fréchette constata bien vite que le métier de casseur de pierres manque de charme et d'élégance, et qu'il est, au surplus, bien dur à des bras d'adolescent. Il ne mène à rien, d'ailleurs, surtout pas à la poésie, la poésie qui déjà le tentait et dont il rêvait. Car l'on naît poète—*nascuntur*

BIOGRAPHIE

poetae.—Ce don divin n'est jamais acquis. La nature l'infuse avec la vie. Une lecture de Gilbert avait fait sur lui un effet étrange. Il disait plus tard qu'il y avait vu le premier indice de sa vocation. Mettant donc de côté toute fausse honte, il se résolut à repasser la frontière et à revenir parmi les siens. A son âge, un coup de tête se pardonne. Et puis, les reproches paternels, la mauvaise humeur d'une marâtre, il aimait encore mieux affronter tout cela qu'exercer l'emploi de cantonnier.

Il entra au petit Séminaire de Québec, pour y faire ses études classiques, qu'il devait terminer à celui de Nicolet. Il n'eut rien de l'élève prodige ni du fort en thème. Il fit un bon cours, qui n'eut rien de brillant. Pour la bonne raison qu'il n'était pas, ni ne fut jamais, un bourreau de travail. Remarquablement intelligent, il avait une certaine indolence d'esprit qui l'empêchait de s'appliquer consciencieusement aux matières du programme. Toutes ne lui plaisaient pas d'ailleurs également. Son labeur était intermittent, par bourrées. La tradition rapporte cependant un fait qui, s'il est authentique, a eu quelque chose d'extraordinaire. Le jeune homme était en rhétorique, au séminaire de Nicolet. Un jour

LOUIS FRÉCHETTE

le professeur, messire Thomas Caron, donna comme sujet de composition à ses élèves : la Résurrection. L'on était précisément au temps pascal. Il est probable que le maître traça comme un linéament de ce thème, ainsi que cela se pratique d'ordinaire dans les classes, de façon à guider les écrivains en herbe et à leur faciliter l'inspiration. Au jour marqué pour la remise des copies, Fréchette présente, non des pages de prose, mais une pièce de vers. Le professeur la lit, la relit, la trouve magnifique, se demande comment un jeune homme de vingt ans a pu composer de tels vers, communique son enthousiasme à tout le monde, déclare qu'un poète est né. Cela est-il histoire ou légende? Je le tiens de Chapman, ce qui semble la garantie de son authenticité. En 1914, j'eus ma dernière entrevue avec le poète des *Fleurs de Givre* : c'était à Ottawa, dans son cabinet de travail, orné, je m'en souviens, d'une lettre-autographe de Leconte de Lisle; sur le manteau de la cheminée il y avait aussi une admirable terre cuite, un lion, signée d'un sculpteur français. La conversation tomba sur Fréchette. Connaissant l'âpreté avec laquelle Chapman l'avait toujours combattu—ce n'est pas de la

BIOGRAPHIE

critique qu'il a faite à cet égard, c'est de la dissection, il a promené un froid et impitoyable scalpel à travers toute son oeuvre, la hachant, la dépeçant,—je restai stupéfait de l'entendre me dire : "A vingt ans, Fréchette a eu du génie." Comme preuve, il me cita cette pièce *Alleluia*, en me racontant les circonstances dans lesquelles elle avait jailli. Une chose est certaine : ce poème figure dans l'édition—princeps de *Mes Loisirs*, parue en 1863, quand le poète avait à peine vingt-quatre ans, il est dédié à M. Thomas Caron. Sans être parfait, il est de beaucoup le meilleur de ce premier recueil. La pensée est d'une absolue orthodoxie. Un grand souffle le traverse, animant et emportant les strophes ; il est tout baigné dans la gloire de la Résurrection. Chapman me faisait remarquer l'harmonie de son rythme, la grâce aisée et sûre avec laquelle la phrase musicale se déroule et retombe.

Fini son cours classique, Fréchette opta pour l'étude du droit. Qu'il ne se soit pas senti un peu perdu et dépaysé dans le maquis de la procédure, et que les chinoiseries légales ne l'aient pas ennuyé, serait pour nous surprendre. Il n'allait pas fort en Cujas ou

Pothier. Les témoignages contemporains s'accordent à nous le représenter comme sacrifiant volontiers aux Muses des heures qu'il aurait dû passer à pâlir sur les vieux livres de jurisprudence. Etant donnée la nature de son talent, cela s'explique facilement. Il fallait bien pourtant qu'il arrivât à la profession. Etant donné aussi l'état de la société où il vivait, pouvait-il espérer que le culte de la poésie suffirait à lui assurer le pain quotidien? Même dans les civilisations très avancées, et où les choses de l'intelligence sont appréciées à leur valeur, où c'est une carrière que d'être écrivain, ils sont rares les fils des dieux qui sont libres de poursuivre leurs rêves. La plupart en achètent le droit par des besognes souvent très prosaïques, mais qui ont l'avantage de leur apporter un traitement régulier. A plus forte raison en est-il ainsi dans un pays encore jeune, à littérature commençante. Taine disait que pour arriver à quelque chose dans le monde tel que l'esprit moderne l'a fait, et peut-être tel qu'il fut toujours, il faut être patenté. Ne pas avoir une profession ou un métier attesté par un diplôme, c'est se mettre soi-même hors cadre et risquer de mourir de faim. La consécration officielle est

BIOGRAPHIE

nécessaire au jeune homme qui veut parvenir. Il doit s'enrégimenter. A moins d'avoir de la fortune, il lui faut entrer dans l'une ou l'autre des catégories sociales entre lesquelles se partagent les hommes. Dans le Canada de 1860, la fonction de poète n'en était pas une ni ne l'est devenue depuis. Fréchette, au surplus, n'était pas riche, et ce n'est pas quand on est pauvre qu'on peut se contenter d'écouter ses musiques intérieures et de suivre les méandres de ses imaginations. Il décrocha donc son diplôme d'avocat et ouvrit une étude dans sa ville natale. Mais les clients se faisaient attendre. Et notre avoué se trouvait avoir des loisirs sur lesquels il n'avait pas compté, et auxquels ne s'appliquait aucunement le vers d'Horace : *Deus haec otia fecit*. Ils n'avaient, certes, pas assez de charmes pour devenir matière poétique. Si, du moins, ceux qu'il avait chantés et lancés dans le public, sous forme de mince-plaquette, lui eussent permis de prendre son mal en patience, en lui apportant quelques ressources. Hélas ! les lecteurs ne mordaient pas plus à son livre que la clientèle à son bureau. Il accepta le rôle de rédacteur au *journal de Lévis*. Mais son patron s'effraya bientôt du libéralisme

LOUIS FRÉCHETTE

dont il teintait ses articles, et le renvoya, je ne puis dire à ses dossiers, car l'avocat était sans cause. Ainsi l'avenir paraît bien sombre à notre poète. Chacune de ses ambitions semble vouée à un échec. Il aimerait s'exercer dans l'éloquence du barreau, mais l'occasion ne lui en est pas offerte. Cette carence de clientèle, a, en outre, l'inconvénient de laisser vide son gousset. Son petit volume de vers ne supplée pas, par sa vente, aux revenus professionnels. Personne ne l'achète. L'auteur n'en retire ni profit ni gloire. Le journalisme enfin, suprême refuge, en ces temps-là, de ceux qui ne réussissaient à rien d'autre, ne lui est pas favorable. Il y a là de quoi exaspérer Fréchette, qui ne fut jamais un modèle de ténacité, de patience, ou d'assiduité à creuser le même sillon. Naturellement impulsif, mécontent des autres et de lui-même, il prend une résolution extrême, et, secouant la poussière de ses souliers, quitte son pays et s'en va à Chicago. Ce n'est plus l'humeur acariâtre d'une belle-mère qui le pousse vers l'exil, c'est le Canada tout entier conjuré contre lui. Les difficultés, tout-à-fait ordinaires, qu'il a rencontrées, et qui sont le lot de la plupart des débutants, son

BIOGRAPHIE

imagination les exagère, les grossit jusqu'aux proportions d'un symbole. Car, de l'autre côté de la frontière, il va se donner une attitude, bien conforme aux fantaisies romantiques : il sera le génie méconnu. La patrie, il la voit aux mains de véritables vampires. Il l'aime ardemment. Mais pourquoi faut-il qu'elle soit gouvernée par de pareils mécréants? Ah! le poète va prendre sa revanche de tout ce qu'il a souffert. Sa voix, que l'on n'a pas écoutée, va s'enfler et devenir un tonnerre et faire trembler ses persécuteurs : *La Voix d'un Exilé*. Tel est précisément le titre qu'il choisit pour ses invectives. C'est une mince plaquette de vingt-six pages, datée d'octobre 1866 et de mai 1868, véritable poche de fiel répandue sur des ennemis problématiques ou des criminels à l'eau-de-rose. Aucun de ces hommes politiques, que Fréchette a généreusement aspergés de sa bile, n'était si méchant. Cela n'a empêché aucun de continuer à se bien porter. *La Voix d'un Exilé* constitue une monstrueuse erreur de jugement. Et l'on sourit à la lecture de ces diatribes où les déboires personnels déforment la vision à un degré inouï. Tout ce que l'on peut concéder, c'est qu'il y a là du souffle,

LOUIS FRÉCHETTE

un lyrisme échevelé, mais réel. C'est une force de la nature, passionnée, furieuse, mais une force. Il y a là une indication, un accent. Ce petit pamphlet créa une certaine sensation. Attaquer les puissants du jour éveille l'intérêt public. A ce point de vue, rien n'a plus fait peut-être pour édifier la renommée poétique de Fréchette. Il fallait ce coup de gueule pour s'imposer à l'attention de ses compatriotes. De loin, l'exilé brisait les vitres, bousculait les meubles, promenait la cravache à travers parlements et prétoires, assassinait les grands hommes, vociférait, hurlait, écumait, se haussait à la taille des prophètes pour stigmatiser ses oppresseurs. De pareils accès de violence, s'ils nous apparaissent sans mesure aucune avec leur objet, ne laissèrent pas cependant de remuer l'opinion. *La Voix d'un Exilé* marque un moment très important dans la carrière de notre poète, pour d'autres raisons que sa valeur intrinsèque. C'est elle, c'est cette petite chose mystérieuse, introuvable, devenue curiosité bibliographique, que presque personne n'a vue, ni lue, que l'on ne connaît que par de vagues échos, c'est cela qui a entouré le nom de Fréchette d'une légende. Et la légende

BIOGRAPHIE

fait partie de ce que les hommes appellent la gloire.

En 1871, Fréchette, cédant aux instances de ses amis—car, et ceci est tout-à-fait à sa louange, il sut inspirer de fortes amitiés et qui lui furent fidèles—rentra dans son pays. Il avait toujours rêvé de jouer un rôle politique. Comme une élection allait se tenir dans le comté de Lévis, il se porta candidat. Le suffrage populaire trompa ses espérances. Nouvelle tentative en 1872, également infructueuse. Il réussit enfin à se faire élire en 1874, et siégea au parlement fédéral jusqu'en 1878, où les électeurs de Lévis ne jugèrent pas à propos de renouveler son mandat. Ce fut à sa femme, née Emma Beaudry, qu'il dédia son second recueil de rêves, intitulé: "*Pêle-Mêle*," et daté: 1877. Fréchette s'était marié deux ans auparavant. Il goûtait le bonheur. Il en rendait grâce à sa compagne dans les mots suivants: "A ma femme, à celle qui dore et féconde mes jours d'été, j'offre ces pauvres fleurs effeuillées de mon printemps." Pas si pauvres que cela, ô poète. *Pêle-Mêle* est non-seulement bien supérieur à *Mes Loisirs*, ces caprices d'un étudiant, et à *La Voix d'un Exilé*; mais dans quelques

LOUIS FRÉCHETTE

pièces, Fréchette s'élève à une hauteur qu'il ne dépassera pas. *Fleurs Boréales* et *Oiseaux de Neiges* parût à Québec, chez Darveau, en 1879, à 30 exemplaires seulement. Le 5 août 1880, l'Académie Française accordait un prix Montyon de 2000 francs à cet ouvrage, L'auteur, comme c'est l'habitude, fut proclamé dans la grande séance publique annuelle. Le Secrétaire-perpétuel, Camille Doucet, fut très sympathique à son égard. Et l'on sentait que ses paroles s'adressaient à tout le Canada-Français. L'Académie était toute fière de constater que la tradition française se perpétuait sur les bords du Saint-Laurent. Fréchette était présent à la cérémonie. Je n'ai qu'à faire appel à mes propres souvenirs du 7 décembre 1922 pour comprendre ce qu'il dû éprouver d'émotions. Se trouver là, sous la Coupole, face aux Immortels, au milieu de tout ce que Paris compte de plus distingué dans les lettres et les arts, mêlé à l'aristocratie de la naissance et aux princes de la pensée, entendre proclamer son nom, louer une oeuvre que l'on a publiée au loin, se voir applaudir spontanément, seul entre tous les lauréats, par cette assemblée choisie, ah! quelle minute divine! Comme l'on oublie alors les durs

BIOGRAPHIE

travaux accomplis! Comme la méconnaissance dont on a pu être l'objet de la part des siens reçoit son infinie compensation! La France intellectuelle a dispensé la justice. Tout un passé de peines, de labeur obscur, inapprécié, se fond dans un éblouissement. Fréchette fut ainsi le premier écrivain canadien que l'Académie Française aît couronné. Pareille distinction fut tout un événement. Elle fait époque dans l'histoire de notre littérature. *Fleurs Boréales*, qui n'avait été tiré qu'à petit nombre, eut une édition parisienne, en 1881, chez Rouveyre et Turquem. C'est un in-12 de 264 pages, et qui a le cachet d'élégance particulier aux articles français. Avant texte est un portrait du poète, gravé à l'eau-forte, encadré de deux figures symboliques, dont l'une, laurée, porte à la main gauche une couronne. En haut, se profile la coupole du palais Mazarin; dans le bas, les armes de la ville de Paris voisinent avec celles du Québec. Cette composition n'est pas signée. J'ai vu un exemplaire relié de cet ouvrage à la bibliothèque publique de Fall River (Mass.). Il contient la dédicace autographe suivante: "A Oscar Wilde."

LOUIS FRÉCHETTE

Ce livre est peu de chose,
Accueillez-le pourtant.
Le rosier au passant
Ne donne que sa rose.

Et c'est signé: "Louis Fréchette." Par quels détours ce livre est-il venu échouer là? Nous ne le savons pas. La bibliothèque d'Oscar Wilde a dû subir le contrecoup des aventures de sa vie. Est-ce à Paris, ou à Londres, ou en Amérique, que Fréchette fit la connaissance du célèbre dramaturge? Le rencontra-t-il même, ou y eut-il entre eux seulement échange de lettres et d'ouvrages? C'est un point sur lequel nous n'avons aucun renseignement précis. Il en fut question au cours d'une conversation que nous avons eue avec la veuve du poète, en janvier 1909. J'ai cru comprendre que celui-ci avait eu l'occasion de rencontrer le poète anglais et qu'il s'était établi entre eux de vagues relations littéraires.— C'est aussi à Paris—on y prend goût si facilement, pour peu que l'on aît le sens de la beauté—que Fréchette publia, en 1887, sa *Légende d'un Peuple*. De tous ses ouvrages, c'est celui qui a eu le plus profond et le plus durable retentissement. J'étais alors en belles-lettres; et je me rappelle avec quelle

BIOGRAPHIE

émotion, non de surface, mais sérieuse, entière, notre professeur, l'abbé Ollivier, nous en lisait des strophes. La dédicace: "A la France," en prose, mais en prose d'un rythme harmonieux, berceur et souverain, et d'un sentiment noble et vrai,—lui arracha même des larmes, qui furent contagieuses. La postérité est simpliste dans ses jugements. De toute l'oeuvre d'un poète, sa mémoire en élit une qu'elle met en grand relief, au risque de plonger les autres dans une ombre indue. Que dis-je? De tant de chants, elle ne retient parfois que quatre vers, mais qui suffisent à immortaliser un nom. Il semble bien que c'est surtout par la *Légende d'un Peuple* que Fréchette imposera chez nous la permanence de son souvenir. Cela veut-il dire que tout y est de premier ordre? Si l'opinion publique procède, dans son appréciation d'un auteur, par synthèse large et flottante, la critique sérieuse, au contraire, opère avec discrimination, elle est prudente et nuancée dans ses affirmations. Et nous indiquerons plus loin toutes les réserves qu'il faut apporter aux compliments exaltés que cette oeuvre a suscités.

En 1891, sous le titre de *Feuilles Volantes*,

LOUIS FRÉCHETTE

notre poète publiait son dernier recueil. Il annonçait, comme en préparation: *La Forêt Vierge*, qui ne vit jamais le jour. La chanson de nos grands bois,—si l'âme de Fréchette s'était laissé bercer à leur vaste murmure, si elle avait erré sous leurs frondaisons splendides, inexplorées et apaisantes,—elle n'en a pas traduit les harmonies nombreuses et saines. Comme tous les hommes de pensée, il a quitté ce monde avant d'avoir exprimé tous ses rêves intérieurs. Quel est l'écrivain ou l'artiste qui peut dire, en effet, au moment où sonne le départ: Je me suis réalisé tout entier? L'on s'en va toujours en caressant quelque vision lointaine qui demeurera éternellement fugitive; et c'est peut-être la plus belle qui se sera refusée à être incarnée dans la musique des phrases. Vers 1895, Louis Fréchette lança le projet d'un monument à Octave Crémazie. Il paya de sa personne afin d'en assurer l'exécution. On le vit parcourir villes et villages de la province de Québec, en donnant des conférences dont le profit fut affecté à cette oeuvre patriotique, qui honore beaucoup son promoteur. Il vint même, dans ce but, jusqu'en Nouvelle-Angleterre. La noble idée germa lentement. Dans

BIOGRAPHIE

un pays jeune, autant l'on est prodigue de statues aux hommes politiques qui ont ouvert des routes nouvelles et favorisé le défrichage, autant l'on se montre parcimonieux lorsqu'il s'agit d'honorer les grandeurs spirituelles. Le projet réussit pourtant. En 1906, sur le carré Saint-Louis, à Montréal, fut inauguré le buste de Crémazie, sculpté par Philippe Hébert. Le barde, dont la carrière fut si douloureuse, recevait enfin la consécration du bronze. Au pied de la stèle où se dresse sa tête pensive, est couché le soldat de Carillon, enveloppé dans les plis du drapeau fleur-de-lisé. Fréchette surtout aura eu le mérite de faire entrer ses compatriotes dans la voie de la reconnaissance nationale envers leurs poètes et leurs écrivains. Son exemple ne sera pas perdu. C'est un signe de civilisation que de rendre hommage à l'intelligence. Les artisans de l'idéal ne sont pas les moindres bienfaiteurs d'un peuple.

Nous avons vu que la poésie n'absorba pas. et je le dis avec regret, toute l'activité de Louis Fréchette. De vaines polémiques, bien oubliées aujourd'hui, avec Basile Routhier, avec l'abbé Baillargé, avec Chapman, et d'autres encore, lui prirent un temps qu'il eut mieux

LOUIS FRÉCHETTE

fait de donner à l'art pur. Il écrivit aussi, pour *La Patrie*, de Beaugrand, des chroniques qu'il signait Cyprien. C'est aussi là que parût sa *Petite Histoire des Rois de France*, qui ne vaut pas le papier à chandelles sur laquelle elle fut tirée à part. En 1892, il donna : *Originaux et Détraqués*, qui est un ouvrage amusant. En 1900, un livre de contes : *La Noël au Canada*. Deux drames baroques *Félix Poutré et Papineau*, une foule d'articles qui n'ont pas été recueillis en volume, et traitant de nos défauts de langage usuels, enfin sa conférence sur *Lourdes*, dont les conclusions ne sont pas irréprochables, voilà le bagage, encore trop lourd, du prosateur. J'allais oublier son grand drame *Veronica*, et qui n'est que de la prose où les vers se sont mis.

Louis Fréchette consacra les dernières années de son existence à préparer une édition définitive de son oeuvre poétique, laquelle a paru chez Beauchemin, en 1908, et forme trois grands tomes in-8. Le premier comprend *La Légende d'un Peuple*, avec des dessins d'Henri Julien, reproduits en demi-ton.— La plupart de ces illustrations n'ont rien de bien extraordinaire. Julien, qui passe pour avoir été dessinateur de génie, ne révèle

BIOGRAPHIE

guère ici sa maîtrise. L'artiste saisissait bien, je crois, ce qui frappait ses yeux. Mais était-il capable d'inventer et d'imaginer? En tout cas, il ne semble pas avoir compris l'âme de l'ouvrage.—Le deuxième, sous le titre: *Poésies choisies*, renferme *Feuilles Volantes* et *Oiseaux de Neiges*. Et le troisième: *Epaves Poétiques* et *Véronica*. Le choix de ce titre *Epaves* me semble une faute de goût. Car Fréchette n'est pas un naufragé. Pourquoi n'avoir pas gardé plutôt, pour ce recueil suprême, le joli nom: *Fleurs Boréales*, qui devait lui rappeler une heure exquise? Notre poète ne soupçonnait donc pas que son mortel ennemi, Chapman, lui jouerait ce mauvais tour de s'en inspirer, de s'en emparer à demi, et intitulerait: *Fleurs de givre* un volume de vers où ce qu'il y a de plus poétique, c'est précisément cette appellation.

* * * * *

“C'est par un soir de mai que je voudrais mourir,” a écrit Le Braz, le chantre de la Bretagne. Louis Fréchette est mort par un soir de mai. Il avait passé la veillée, comme cela lui arrivait souvent, avec son ami de toujours, M. L. O. David. Ensemble, ils avaient devisé

LOUIS FRÉCHETTE

du passé, du présent, et la conversation s'était aussi égarée sur les mystères de l'au delà. Le poète, depuis quelques mois surtout, comme s'il avait la vague intuition de son prochain départ, aimait à aborder ce sujet. M. David lui avait dit: "Fais moi penser de te donner les fleurs que ma femme envoie à la tienne." Fréchette oublia ce message en quittant son ami. Sa pensée était ailleurs. Il revint sur ses pas, prit le bouquet, dit à M. David un nouveau bonsoir. Ni l'un ni l'autre ne se doutaient que ce bonsoir était un adieu éternel. Comme il rentrait chez lui, dans ce couvent des Sourdes-Muettes de la rue Saint-Denis où il pensionnait avec sa famille, il fut frappé par la mort. On le trouva gisant sur le seuil. Il tenait à la main les fleurs de l'amitié. Ce qui fit dire à un critique français, qui s'est occupé de littérature canadienne: "Le poète Fréchette est mort en beauté."

Ce bouquet que ses doigts, crispés par la soudaine et courte agonie, serraient fortement, il est permis d'y voir un symbole. La forme périssable du poète s'en est allée d'où l'on ne revient pas. Mais son image s'est profondément empreinte dans notre souvenir.

BIOGRAPHIE

Chaque fois que nous l'évoquons, elle se présente à nous dans un geste d'offrande : elle a plein les mains des fleurs diverses, odorantes et nuancées, la gerbe immarcescible de ses poèmes. C'est cette gerbe qu'il s'agit maintenant de contempler dans le détail, d'analyser, de juger.

FLORILÈGE

FLORILÈGE

LA DECOUVERTE DU MISSISSIPI

Le grand fleuve dormait couché dans la savane.
Dans les lointains brumeux passaient en
caravane

De farouches troupes d'élans et de bisons.
Drapé dans les rayons de l'aube matinale,
Le désert déployait sa splendeur virginale
Sur d'insondables horizons.

L'Inconnu trônait là dans sa splendeur
première.

Splendide, et tacheté d'ombres et de lumière,
Comme un reptile immense au soleil engourdi,
Le Vieux Meschacébé, vierge encor de
servage,

Déployait ses anneaux de rivage en rivage
Jusques aux golfes du Midi.

Écharpe de Titan sur le globe enroulée,
Le grand fleuve épanchait sa nappe im-
maculée

Des régions de l'Ourse aux plages d'Orion,

LOUIS FRÉCHETTE

Baignant la steppe aride et les bosquets
d'orange,
Et mariant ainsi, dans un hymen étrange,
L'Equateur au Septentrion.

Jolliet! Jolliet! Quel spectacle féerique
Dût frapper ton regard, quand ta nef his-
torique
Bondit sur les flots d'or du grand fleuve
inconnu!
Quel sourire d'orgueil dût effleurer ta lèvre!
Quel éclair triomphant, à cet instant de
fièvre
Dût resplendir sur ton front nu!

A son aspect, du sein des flottantes ramures,
Montait comme un concert de chants et de
murmures;
Des vols d'oiseaux marins s'élevaient des
roseaux,
Et, pour montrer la route à la pirogue frêle,
S'enfuyaient en avant, traînant leur ombre
grêle
Dans le pli lumineux des eaux.

O grand Meschacébé!—Voyageur taciturne,
Bien des fois, au rayon de l'étoile nocturne,

FLORILÈGE

Sur tes bords endormis je suis venu m'asseoir ;
Et là, seul et rêveur, perdu sous les grands
ormes,

J'ai souvent du regard suivi d'étranges formes
Glissant dans les brumes du soir. . . .

Joliet! Joliet! Deux siècles de conquêtes,
Deux siècles sans rivaux ont passé sur nos
têtes,

Depuis l'heure sublime où, de ta propre main,
Tu jetas, d'un seul trait, sur la carte du monde,
Ces vastes régions, zone immense et féconde,
Futur grenier du genre humain.

Oui, deux siècles ont fui! La solitude vierge
N'est plus là! Du progrès le flot montant
submerge

Les vestiges derniers d'un passé qui finit.
Où le désert dormait grandit la métropole ;
Et le fleuve asservi courbe sa large épaule
Sous l'arche aux piliers de granit. . . .

SUR LA TOMBE DE CADIEUX

Sur un îlot désert de l'Ottawa sauvage,
Le voyageur découvre, à deux pas du rivage,
Un tertre que la ronce achève de couvrir ;
Un jour quelqu'un, ici, s'arrêta pour mourir.

LOUIS FRÉCHETTE

L'humble tombe des bois n'a ni grille ni
marbre;

Mais, poète naïf, à l'écorce d'un arbre,

Cet étrange mourant confia son secret,

Et dit sa plainte amère au vent de la forêt.

La légende a doré cette histoire touchante :

L'arbre n'est plus debout; mais le peuple qui
chante,

Bien souvent, au hameau, fredonne en
souponnant

La complainte qu'alors chanta Cadieux mou-
rant.

.
O sinistre Ottawa, combien de sombres drames
Dieu n'a-t-il pas écrits dans le pli de tes lames
Et sur les flancs rugueux de tes âpres récifs!
Dans les ombres du soir, combien de cris
plaintifs,

Combien de longs sanglots, combien de
plaintes vagues

Ne se mêlent-ils pas aux clameurs de tes
vagues?

Ah! c'est que, sous tes flots et dans tes sables
mous

Bien des corps délaissés dorment dans tes
remous!

FLORILÈGE

Ceux-là n'ont pas même eu leurs quelques
pieds de terre;

Leur linceul est l'oubli; leur tombe est un
mystère.

Jamais, au fond des bois, le touriste rêvant
Ne lira leurs adieux sur le bouleau mouvant.

Et, le soir, au foyer, nulle voix printanière
Ne mêlera leurs noms aux chants de la
chaumière.

Pour eux nuls souvenirs, nul bruit de pas
aimés. . . .

Dans vos tombeaux errants, pauvres perdus,
dormez!

NOUVELLE ANNEE

Vous qui secouez les branches pendantes
Des sapins neigeux au front blanchissant;
Qui mêlez vos voix aux notes stridentes
Du givre qui grince aux pieds du passant;

Craquements du froid, murmures des ombres,
Frissons des forêts que l'hiver étreint,
Taisez-vous! Du haut des vastes tours
sombres,

La cloche a jeté ses sanglots d'airain! . . .

LOUIS FRÉCHETTE

Voix mystérieuse au fond du ciel blême,
Le bronze a sonné douze coups—minuit.
C'est le dernier mot, c'est l'adieu suprême
Que le présent jette au passé qui fuit.

Minute fatale, insensible étape,
Rapide moment sitôt emporté,
Cet instant qui naît et qui nous échappe
A fait faire un pas à l'Eternité!

Plus prompt que l'éclair ou l'oiseau qui vole,
Ce temps qu'on dépense en vœux superflus,
Ce temps qu'on gaspille en calculs frivoles,
Quand on va l'atteindre, il n'est déjà plus!

Un an vient de fuir, un autre commence . . .
Penseurs érudits, raisonneurs subtils,
Vous qui disséquez la nature immense,
Ces ans qui s'en vont, dites, où vont-ils?

Ils vont où s'en va tout ce qui s'effondre ;
Où vont nos destins à peine aperçus ;
Dans l'abîme abrupt où vont se confondre
Avec nos bonheurs nos espoirs déçus ;

Ils vont où s'en va la vaine fumée
De tous nos projets de gloire et d'amour ;
Où va le géant, où va le pygmée,
L'arbre centenaire et la fleur d'un jour.

FLORILÈGE

Où vont nos sanglots et nos chants de fête,
Où vont jeunes fronts et chefs tremblotants,
Où va le zéphyr, où va la tempête,
Où vont nos hivers, où vont nos printemps!

Temps! Éternité! Mystère insondable!
Tout courbe le front devant vos grandeurs,
Problème effrayant, gouffre inabordable,
Quel œil peut plonger dans vos profondeurs?

Atomes sans nom perdus dans l'espace,
Nous roulons sans cesse en flots inconstants;
Seul le Créateur, devant qui tout passe,
Immuable, plane au-dessus des temps.

LA FORET CANADIENNE

C'est l'automne. Le vent balance
Les ramilles, et par moments
Interrompt le profond silence
Qui plane sur les bois dormants.

Des flaques de lumière douce.
Tombant des feuillages touffus,
Dorent les lichens et la mousse
Qui croissent au pied des grands fûts.

LOUIS FRÉCHETTE

De temps en temps, sur le rivage,
Dans l'anse où va boire le daim,
Un écho s'éveille soudain
Au cri de quelque oiseau sauvage.

La mare sombre aux reflets clairs,
Dont on redoute les approches
Caresse vaguement les roches
De ses métalliques éclairs.

Et sur le sol, la fleur et l'herbe,
Sur les arbres, sur les roseaux,
Sur la croupe du mont superbe,
Comme sur l'aile des oiseaux,

Sur les ondes, sur la feuillée,
Brille d'un éclat qui s'éteint
Une atmosphère ensoleillée :—
C'est l'Été de la Saint-Martin :

L'époque où les feuilles jaunies
Qui se parent d'un reflet d'or,
Emaillent la forêt qui dort
De leurs nuances infinies.

O fauves parfums des forêts !
O mystère des solitudes !
Qu'il fait bon, loin des multitudes,
Rechercher vos calmes attraits !

FLORILÈGE

Ouvrez-moi vos retraites fraîches !
A moi votre dôme vermeil,
Que transpercent comme des flèches
Les tièdes rayons du soleil! . . .

J'irai de mes yeux éblouis,
Relire votre fier poème,
O mes belles forêts que j'aime,
Vastes forêts de mon pays!

Oui, j'irai voir si les vieux hêtres
Savent ce que sont devenus
Leurs rois d'alors, vos anciens maîtres,
Les guerriers rouges aux flancs nus . . .

J'interrogerai la ravine,
Où semble se dresser encore
Le tragique et sombre décor
Des sombres drames qu'on devine.

La grotte aux humides parois
Me dira les sanglants mystères
De ces peuplades solitaires
Qui s'y blottirent autrefois . . .

Enfin, quelque biche aux abois,
Dans mon rêve où le tableau change,
Fera surgir le type étrange
De nos hardis coureurs des bois.

LOUIS FRÉCHETTE

Dans ses souvenirs glorieux,
La forêt entière drapée,
Me dira l'immense épopée
De son passé mystérieux.

MESSE DE MINUIT

C'est Noël. Bébé dort sous ses tentures
closes,
Rêvant, les poings fermés sur ses yeux
alourdis,
De beaux jouets dorés, de fleurs fraîches
écloses
Dans les jardins du paradis.

Au dehors on entend des voix; la foule passe,
Calme, écoutant au loin le clocher plein de
bruit
Qui jette sa clameur sonore dans l'espace
A tous les échos de la nuit.

Maîtres et serviteurs qu'un symbole égalise,
De crainte d'éveiller le bébé rose et frais,
Pieux et recueillis, pour se rendre à l'église,
Passent le seuil à pas discrets.

FLORILÈGE

Il est minuit bientôt. Seule la jeune mère
Reste auprès du berceau que son amour défend,
Oubliant tout, chagrins, soucis, la vie amère,
Pour ne songer qu'à son enfant.

Il est là, sous ses yeux, son trésor, qui sommeille

Innocent et serein, tandis qu'au ciel profond
Resplendit pour lui seul la vision vermeille
Que les blonds chérubins lui font.

La mère enfin se lève, anxieuse, attentive,
Et dans les petits bas au chevet suspendus,
D'une main tout émue, elle glisse, furtive,
Joujoux et bonbons confondus.

Puis, tombant à genoux, jusqu'aux pleurs
attendrie,

Plus folle que son fils, plus riche que Crésus,
Murmure en son orgueil—Comme vous, ô Marie,
J'ai mon petit Enfant—Jésus.

LE BONHOMME HIVER

Le bonhomme Hiver a mis ses parures,
Souples mocassins et bonnet bien clos,
Et tout habillé de chaudes fourrures,
Au loin fait sonner gaîment ses grelots.

LOUIS FRÉCHETTE

A ses cheveux blancs le givre étincelle ;
Son large manteau fait des plis bouffants :
Il a des jouets plein son escarcelle
Pour mettre au chevet des petits enfants.

Quand le soleil luit la neige est coquette ;
Moi et lumineux, son tapis attend
Le groupe rieur qui, sur la raquette,
Au flanc des coteaux chemine en chantant.

Dans les soirs sercins, l'astre noctambule,
Plaque vaguement d'un reflet d'acier
La clochette d'or qui tintinnabule
Au harnais d'argent du fringant coursier.

Au feu du soleil ou des girandoles,
Emportée au vol de son patin clair,
Mainte patineuse, en sa course folle,
Sylphe gracieux, luit comme un éclair. . .

LA FRANCE

Toi dont l'aile plana sur notre aurore, ô
France !
Toi qui de l'idéal connais tous les chemins !
Toi dont le nom, fanfare aux éclats sur-
humains,
De tout peuple opprimé sonne la délivrance !

FLORILÈGE

Terre aux grands deuils suivis d'éclatants
lendemain!

Noble Gaule, pays de l'antique vaillance,
Qui sus toujours unir, merveilleuse alliance,
Au pur esprit des Grecs l'orgueil des vieux
Romains!

Toi qui portes au front Paris, l'auguste étoile
Qui de l'humanité dirige au loin la voile,
Nous, tes fils éloignés, nous t'aimons, tu le sais!

Nous acclamons ta gloire et pleurons tes dé-
faites . . .

Mais c'est en écoutant le chant de tes poètes
Que nous sentons surtout battre nos coeurs
français!

CASTEL-BIRAY

C'est un frais manoir aux formes exquises
Dont le toit domine un flot de bosquets,
Un joli castel aux abords coquets
Qui feraient envie à bien des marquises.

Le bonheur, ami des abris discrets
Si précieux toujours aux âmes éprises
Sait ménager là de douces surprises
Qui disent au coeur de charmants secrets.

LOUIS FRÉCHETTE

Voyageur, ici reposez votre aile.
En apercevant la blanche tourelle,
Lorsque le soir tombe ou que le jour point,

Le passant, charmé, s'arrête à mi-côte,
Et se dit tout bas qu'on la fit si haute
Pour que l'amitié la vit de plus loin.

A MES FILLES

C'était le premier-né, votre aîné, mes chéries.
Il avait rajeuni mon coeur désenchanté,
Et de tout le bonheur qu'il avait apporté,
Nous fîmes ses jours clairs et ses heures
fleuries.

Il fut aimé de tous, béni, choyé, gâté,
On s'extasiait même à ses espiègeries.
Hélas! Dieu ne veut pas de ces idolâtries;
Et seul le souvenir de ce temps est resté.

Enfants, il ne faut pas pleurer la vie entière,
Croyez-moi, nos chers morts couchés au
cimetière
Ne nous demandent point qu'on s'occupe au-
tant d'eux.

FLORILÈGE

Aussi, quand vous verrez sangloter votre mère,
Pour mettre un peu d'oubli dans sa pensée
amère,
En songeant à l'absent, embrassez-la pour
deux.

A MES COMPATRIOTES DES ETATS- UNIS

Un soir que mon esquif, battu, désemparé,
Au milieu des brisants luttait désespéré
Contre les vents contraires,
J'aperçus un rayon qui sur l'onde flottait
En me montrant la route et le salut; c'était
Votre phare, ô mes frères!

Or il brille toujours ce foyer rayonnant
Dont la clarté sereine indique à tout venant
Le port après l'orage;
Il brille, et dans la nuit combien de matelots
Près de sombrer, voyant son reflet sur les flots
Echappent au naufrage!

Ces feux, ce sont vos coeurs qui les ont
allumés,
O vous, qui des plus purs sentiments animés,

LOUIS FRÉCHETTE

Dans votre âme attendrie,
Loin du sol paternel à jamais vénéré,
Gardez le souvenir et le culte sacré
D'une double patrie !

Descendants de la France et fils du Canada,
Sur la plage étrangère où l'espoir vous guida
— Sans reproche et sans crainte—
Quand du foyer natal le sort vous arrachait
Vous avez fièrement de ce double cachet
Gardé la double empreinte.

De vos traditions religieux gardiens,
Jaloux d'être à la fois français et canadiens,
Soyez la sentinelle
D'une race sur qui Dieu se plaît à veiller ;
Et puisse sur l'écueil toujours au loin briller
De vos signaux amis la lueur fraternelle.

NOTRE HISTOIRE

O notre Histoire!—écrin de perles ignorées!—
Je baise avec amour tes pages vénérées.
O registre immortel, poème éblouissant
Que la France écrivit du plus pur de son sang!
Drame ininterrompu, bulletins pittoresques,
De hauts faits surhumains récits chevale-
resques,

FLORILÈGE

Annales de géants, archives où l'on voit,
A chacun des feuillets qui tournent sous le
doigt,

Resplendir d'un éclat sévère ou sympathique
Quelque nom de héros ou d'héroïne antique!
Où l'on voit s'embrasser et se donner la main
Les vaillants de la veille et ceux du lendemain;
Où le glaive et la croix, la charrue et le livre,
—Tout ce qui fonde joint à tout ce qui dé-
livre—

Brillent, vivant trophée où l'on croit voir s'unir
Aux gloires d'autrefois celles de l'avenir.

Les gloires d'autrefois, comme elles sont
sereines

Et pures devant vous, vertus contemporaines!

DESCRIPTION DE LOURDES

Nul horizon ne pouvait plus royalement
servir de décor à la scène où tant de mani-
festations étranges se produisent depuis
bientôt quarante ans.

Tout autour de vous c'est un panorama
superbe.

Un torrent tumultueux qui, après avoir
bondi de cascade en cascade, prend sa course

LOUIS FRÉCHETTE

dans la plaine, des vallons qui se creusent et s'élargissent majestueusement, des coteaux qui se cabrent et semblent se poursuivre comme des vagues, des collines étagées les unes sur les autres, des ravins profonds, des abîmes voilés sous des replis de forêt sombre, des entassements de roches géantes, avec, dans le lointain, un colisée de monts aux pans abrupts, de croupes massives, de silhouettes monstres, de hauteurs montant toujours, derrière lesquelles tout un pêle-mêle de sommets fuyants et de cimes qu'on entrevoit à peine se prolonge et s'efface dans l'infini du ciel.

Ici, toute une suite de blanches et imposantes façades—couvents, monastères, hopitaux, institutions religieuses de toutes sortes—s'échelonnent au soleil sur des pentes tout empanachées de grands bouquets de verdure.

Là, c'est un puissant château-fort, ou plutôt une citadelle historique, dont les ruines, du haut de leur bloc de rochers solitaires, nous font songer à quelque sentinelle des anciens jours debout et casque en tête, au seuil des Pyrénées.

A leur pied, le Gave de Pau roule ses eaux d'un bleu sombre aux reflets mordorés, à

FLORILÈGE

travers les nombreuses constructions—boutiques, magasins et hotelleries—qui constituent la ville nouvelle, et qui contrastent d'une manière si frappante avec le vieux bourg aux toits bas et aux ruelles tortueuses qu'était Lourdes au temps de Bernadette.

Et puis, c'est le vaste boulevard, les longues avenues conduisant à la basilique, les rampes gigantesques aux arcades de cathédrale, qui, comme d'immenses tentacules semblent s'ouvrir au loin pour embrasser celle-ci; c'est le rocher du Calvaire, avec son Christ colossal et sa ceinture de parapets, dont le flanc robuste épaule toute la masse des roches de Massabielle où se creuse la grotte célèbre et s'étagent les trois églises monumentales, sorties de terre à la parole d'une petite pastoure de quatorze ans qui n'avait jamais appris autre chose qu'un Ave Maria!

Et tout cela en face des mystérieuses profondeurs de la Montagne, sur les confins d'une zone bouleversée par les antiques commotions du globe, et sous en ciel sans rival pour sa pureté radieuse et sa limpidité sereine!

C'est vraiment le pays des songes et des enthousiasmes: ce devait être le pays de la foi, de la dévotion et des émotions mystiques.

LOUIS FRÉCHETTE

Dans ce cadre merveilleux il flotte comme un souffle de mystère, comme une vague lueur de paradis rêvé.

Les bruits de la nature y ont comme des voix de cantiques.

Ce sont des légendes que la brise chuchote dans les sapins des gorges, dans les peupliers des routes.

Tous ces sommets lumineux font penser au ciel; tout ce calme et toute cette solitude parlent à l'âme le langage des choses divines.

Aussi vous semble-t-il que vous êtes là dans un temple, et nulle pompe religieuse ne vous y étonne.—*Conférence sur Lourdes* (1896)

LA NOËL AU CANADA

Qui de nous, entrant dans une de nos églises, pendant la nuit de Noël, peut, sans qu'une larme lui monte du coeur aux paupières, entendre flotter sous les voûtes sonores, avec la puissante rumeur des orgues, ces chants si beaux de simplicité et de grâce naïve, que nous ont transmis ces génies inconnus à qui l'art chrétien doit tant de chefs-d'oeuvre :

Adeste fideles! cette invocation si large de

FLORILÈGE

rythme en même temps que si gracieuse de forme.

Nouvelle agréable! cette mélodie pleine d'entrain si bien dans la note prime-sautière et joviale de nos pères.

Dans cette étable! ce cantique dont la majesté nous courbe le front malgré nous devant le grand mystère.

Les anges dans nos campagnes! cet hosanna triomphal si vibrant de confiance, d'allégresse et d'amour.

Et enfin, le premier de tous, le plus pénétrant et le plus populaire de nos noëls: *Çà, bergers, assemblons-nous!*

Hélas! elles sont bien loin les heures où j'écoutais tout ému ces vieux cantiques.

La jeunesse s'est enfuie avec elles, pour faire place aux préoccupations de l'âge mûr.

Les fêtes de Noël, si lentes à poindre pour les petites têtes blondes qui les attendent avec tant d'impatience, arrivent vite et se succèdent bien rapidement pour les fronts que la soixantaine dénude ou argente.

Eh bien, malgré tout, à chaque hiver qui me vieillit, quand revient ce jour béni entre tous les jours, cette nuit sainte entre toutes

LOUIS FRÉCHETTE

les nuits, un recueillement involontaire s'empare de moi.

Et quand, du haut de leurs cages aériennes, les cloches sonnent dans l'ombre l'anniversaire de l'événement auguste, je crois voir l'ange de mes jeunes années qui me pousse du coude, me fait signe du doigt, et m'invite à le suivre auprès de l'humble berceau où sommeille le Dieu des petits enfants.

Cher ange des douces joies et des innocentes gaietés, qui nous reconnais toujours malgré les rides de nos tempes et la lourdeur de nos pas!

Chastes lueurs du passé, nimbes de nos premiers matins, dont le divin reflet nous suit jusqu'au tombeau!

(Avant Propos)

DISCOURS PRONONCÉ A L'INAUGURATION DU MONUMENT A CRÉMAZIE, LE 24 JUIN 1906.

C'est la première fois que notre pays rend un hommage public et permanent, je ne dirai pas à un homme de lettres,—car Octave Crémazie ne fut pas à proprement parler un homme de lettres,—mais à un travailleur de

FLORILÈGE

la pensée, comme on disait autrefois, à un amant de l'idéal.

Jusqu'ici ces récompenses ont été réservées à nos soldats, à nos hommes d'Etat, aux membres éminents de notre clergé.

La Patrie a eu raison sans doute de se montrer reconnaissante envers ceux qui sont morts, ou tout au moins ont exposé leur vie sur les champs de bataille pour la défense de son drapeau; il n'est que juste de perpétuer le souvenir des hommes qui ont accompli de grandes choses pour l'honneur et la prospérité de la nation; de même que de dresser un piédestal de gloire aux illustres bienfaiteurs qui ont honoré notre pays et la religion par leurs vertus et leurs travaux.

Mais, ceux qui, par leurs efforts et leurs talents, ont élargi les horizons intellectuels de leurs contemporains, ceux qui ont imprimé sur leur époque un cachet particulier de grandeur et de distinction, ont droit aussi, ce me semble, à ce que leur nom ne soit pas oublié.

Et cependant, ce n'est pas tant le poète, à titre de poète, que nous avons voulu honorer dans Octave Crémazie; c'est plutôt comme celui des nôtres qui a le plus contribué à

LOUIS FRÉCHETTE

réveiller le sentiment français dans le coeur de notre population, à y stimuler l'orgueil généreux de la race.

En effet, si l'on étudie de près ce que nos poètes et nos littérateurs ont produit avant lui, on trouvera l'écho de bien des aspirations patriotiques sans doute; on s'arrêtera sur bien des passages, on admirera bien des chants où la patrie canadienne est exaltée avec enthousiasme, où les droits de notre nationalité sont fièrement revendiqués, où nos héros et nos grands hommes reçoivent la part d'hommages qui leur est due; mais là s'arrête l'effusion de nos sentiments.

Pour une raison ou pour une autre, si l'on en excepte les grandes pages et quelques refrains dus à la plume de notre historien national, François-Xavier Garneau, un autre grand patriote qui sera avant longtemps dignement honoré à son tour, je l'espère, le nom de la France est à peine prononcé. On dirait que le souvenir de l'ancienne mère-patrie est endormi, ou tout au moins redoute de se manifester au grand jour.

Ce n'est que depuis 1854, depuis qu'Octave Crémazie a jeté son premier cri franchement français; depuis que ses strophes enflammées

FLORILÈGE

saluèrent de leurs acclamations le drapeau tricolore allié au pavillon de l'Angleterre sous les bastions de Sébastopol; depuis qu'il évoqua, dans son langage héroïque, nos anciens souvenirs de gloire unis aux mélancoliques rétrospections d'un passé toujours regretté; depuis que, du haut du clocher de Québec, sa grande voix eut clamé son vibrant "Vive la France"! à tous les échos du pays; depuis enfin qu'il eut osé dire tout haut ce que chacun de nous pensait tout bas, que les Canadiens-français se glorifient tête haute de leur origine française, affichent librement leurs sympathies pour la France, et peuvent se proclamer Français et bons Français, sans inquiéter les susceptibilités légitimes de personne.

A ce compte, Octava Crémazie fut, en quelque sorte, on peut le dire, le précurseur de cette grande chose si belle et si grosse d'admirables conséquences pour nous, qu'on est convenu d'appeler "l'entente cordiale."

Voilà l'oeuvre d'Octave Crémazie. C'est une oeuvre nationale s'il en fut; et l'homme qui a su l'accomplir, qu'il ait écrit en vers ou en prose, a droit à une reconnaissance nationale.

Lisez cette phrase si significative, gravée

LOUIS FRÉCHETTE

sur le socle du monument qu'on vient de dévoiler :

“ Pour mon drapeau, je viens ici mourir ”

soupire, dans un hoquet d'agonie, le vieux soldat de Carillon, qui, tout espoir de revanche à jamais perdu, enveloppe ses derniers moments dans le drapeau qui lui rappelle, avec le souvenir de sa chère France, tout un passé de sacrifices, de gloire et de deuil.

N'est-ce pas là toute la légende de nos luttes antiques, avec le dernier mot de la fierté incoercible du sang qui coule dans nos veines ?

Cette haute pensée, notre grand statuaire Hébert l'a admirablement comprise et admirablement rendue. Jamais son talent n'a éclaté d'une façon plus vigoureuse, ne s'est affirmé avec une maëstria plus pénétrante.

Je n'ai pas la prétention de prophétiser, mais il me semble voir dans des années et des années à venir, le jour de la Saint-Jean-Baptiste, les enfants de nos petits-enfants, faire un pèlerinage annuel au monument de Crémazie, parce que ce monument réveillera chez eux les plus patriotiques souvenirs, et symbolisera le plus éloquemment les sentiments de notre peuple.

FLORILÈGE

Non seulement on retrouvera, au pied de cette stèle, l'héroïsme de nos aïeux immortalisé dans le bronze et le granit, on y verra surtout une impérissable illustration de ce que notre fidélité à nos origines a su, même sous un drapeau étranger, conquérir, pour nous et nos enfants; c'est-à-dire une place large et féconde au soleil de toutes les libertés.

On y trouvera la consécration formelle des traditions qui unissent pour toujours la France de l'Europe à la France d'Amérique. Ce sera notre vieille France, notre aïeule glorieuse et vénérée que nous retrouverons là, dans les plis de son drapeau, qu'il soit tricolore ou fleurdelysé peu importe, de son drapeau, dis-je, rendu à jamais sacré par les embrassements d'un mourant.

N'avais-je pas raison de dire que ce n'est pas simplement à un poète que nous avons élevé ce piédestal? C'est le patriotisme qui a sacré Octave Crémazie poète; son monument sera, par excellence, le monument du patriotisme! de notre patriotisme canadien-français!

Ce sera en outre un brillant hommage à la mémoire de notre plus célèbre illustration littéraire, dans le domaine de la poésie, et l'on admettra que c'est déjà quelque chose!

LOUIS FRÉCHETTE

Transporté dans un autre milieu, Octave Crémazie eut pu devenir un très grand poète; mais s'il n'a pas eu autour de lui l'horizon qu'il fallait à son envergure, il n'en a pas moins mérité l'admiration de ses contemporains, qui lui ont unanimement décerné un titre qu'il porte encore et qu'il portera longtemps: celui de "poète national du Canada."

En somme, mes chers compatriotes, voici une de nos dettes payée; à quand celles que nous devons encore? Notre poète national, et notre historien national—qui aurait dû peut-être passer le premier—sont deux frères jumeaux qui ne doivent pas être séparés.

CRITIQUE

CRITIQUE

CRITIQUE DE SON OEUVRE



LOUIS FRÉCHETTE a donc publié : *Mes Loisirs* — *La Voix d'un Exilé* — *Pèle-Mêle* — *Fleurs Boréales* et *Oiseaux de Neiges* — *La Légende d'un Peuple* — *Feuilles Volantes*.

Cela fait apparemment six volumes de poésies. Je dis apparemment. Car notre poète a usé d'un procédé devant lequel la critique est obligée d'ouvrir les yeux, pour constater que sa production n'a pas été en réalité aussi considérable qu'elle le semble. Et d'abord, de cette série, il faut exclure *La Voix d'un Exilé*, que l'auteur a regretté d'avoir écrite, et dont il rachetait, à prix d'or, les exemplaires qu'il pouvait dénicher, pour en faire un beau feu. Sully-Prudhomme était agacé, dit-on, de s'entendre toujours appeler le poète du *Vase Brisé*. A force de lui être servi, ce compliment lui devint intolérable; il y voyait une

vraie scie. On eut dit que, pour le public, son talent n'avait rien inventé d'autre que cette pièce fine et profonde, mais courte, un peu mièvre, et rendue banale à cause de son succès même. Pour d'autres raisons, auxquelles l'ambition politique n'était pas étrangère, Fréchette eut bien aimé pouvoir effacer jusqu'aux dernières traces de ses invectives. Mais rien n'est plus durable qu'un ouvrage. De toutes les choses humaines, c'en est à la fois la plus fragile et la plus résistante. Ces chants enflammés avaient ébranlé l'air, et leur écho se prolongeait bien malgré lui. Ses ennemis, d'ailleurs, avaient intérêt à empêcher que l'oubli n'en ensevelit à jamais le souvenir. Non, certes, par souci de littérature, mais pour nuire au poète que l'on savait n'être pas indifférent aux faveurs gouvernementales, et qui, volontiers, eut accepté un titre honorifique ou un siège au sénat, ils en battaient périodiquement le rappel. Et nous nous sommes laissé dire que ce péché de jeunesse avait, en effet, mis obstacle à une promotion dont il fut sérieusement question dans les hautes sphères du pouvoir. Nous n'avons évidemment pas à discuter ici si le gouvernement eut raison ou non de se laisser

CRITIQUE

arrêter par une considération pareille. Si nous excluons de notre étude *La Voix d'un Exilé*, c'est pour un motif d'un autre ordre, par simple probité, par respect envers la mémoire du poète. Puisque celui-ci ne voulait pas qu'elle comptât parmi ses oeuvres, nous ne nous reconnaissons pas le droit de passer outre à son désir. Ce que nous en avons dit dans notre première partie peut suffire aux amateurs de curiosités bibliographiques. Nous restons donc en face de cinq ouvrages. Mais un peu d'attention nous découvre qu'ils ne sont pas entièrement de première main. C'est ainsi que dans *Pêle-Mêle*, (1877) se trouvent des pièces déjà lues dans *Mes Loisirs* (1863); *Fleurs Boréales* et *Oiseaux de Neiges* reproduisent également plusieurs morceaux empruntés aux recueils précédents. Sans doute le poète y apporte-t-il des corrections de forme parfois assez importantes, car l'expérience du métier le rendait plus difficile, et il n'a cessé jusqu'à la fin de retoucher ses premières inspirations. Et il est très curieux de suivre ainsi, par comparaison de l'une à l'autre, le progrès de l'art chez lui. Ceci ne change pas la substance toutefois, et, sous des noms différents, sous un faire d'une

élégance plus achevée, ce sont bien les mêmes choses qui se promènent de volume en volume; leurs atours nouveaux ne nous empêchent nullement de reconnaître leur visage familier. Fréchette avait le don de vivre du "vieux gagné," si l'on me permet cette expression. Il est dit dans l'Évangile qu'il ne faut pas poser une pièce de drap neuf sur un vieil habit. En cousant de vieilles pièces à un nouvel habit, notre poète ne faisait donc rien de contraire à l'ordre divin. Peut-être a-t-il abusé un peu de la permission. En tout cas, ceci restreint singulièrement le volume de son oeuvre. Dégonflés de ces apports antérieurs, ses recueils successifs s'en fussent trouvés fort amincis. Et, puisque ce mot de recueil se présente, ajoutons tout de suite qu'il convient en propre à toute cette moisson poétique. Car aucun des ouvrages de Fréchette n'était entièrement inédit, au sens véritable de ce terme. S'ils contenaient une part, souvent assez minime, de nouveau, l'on y voyait surtout figurer des morceaux qui avaient couru les journaux, les revues, ou avaient été publiés en plaquettes. C'est ainsi que *La Légende d'un peuple* gisait éparsé bien avant 1887, date de son apparition en

CRITIQUE

librairie. Et l'auteur n'a guère fait qu'en réunir les *disjecta membra* et que leur donner une ordonnance logique. Cela est parfaitement légitime. Un écrivain a le droit, à un moment donné, de lier sa gerbe, quand elle lui semble suffisamment riche, et de l'offrir en faisceaux. Jamais plus que de nos jours n'en a régné l'habitude. Un très grand nombre d'ouvrages, spécialement de critique et de poésie, ont été composés de cette façon. C'est la meilleure manière de sauver sa pensée de l'oubli. Dispersée dans les périodiques qui en ont accueilli l'expression intermittente, elle risquerait d'être emportée par le vent, comme des feuilles d'automne. Il arrive aussi que ce genre de publication puisse avoir une grande unité, et que les matériaux dont il est formé, pour avoir été semés un peu au hasard des jours et des circonstances, correspondent à un plan harmonieux dont la ligne se révèle, lorsque enfin ils sont rassemblés. Ce n'est que lorsque l'édifice est debout que l'on en comprend l'architecture. Toutefois, le titre de nouvel ouvrage ne nous paraît pas convenir à un livre de poésies dont plusieurs étaient déjà dans toutes les mémoires. Aussi vaut-il mieux s'en tenir au mot de recueil,

LOUIS FRÉCHETTE

comme caractérisant très bien tout ce que la lyre de Fréchette nous a laissé. Ceci ne diminue en rien son mérite. C'est une constatation qui relève de l'histoire littéraire. Au reste, l'auteur lui-même en a convenu dans la préface de la grande édition de ses *Poésies Choiesies*: il donne le nom de recueil à tout l'ensemble de sa production, éclosé au cours d'un cycle de trente années. Et cette production n'est vraiment pas très considérable. Mais cela, c'est le point de vue quantitatif. Et je sais qu'il ne faut pas y insister. L'art ne se mesure pas à l'aune. C'est la qualité qui compte dans les oeuvres de l'esprit, et en tout, la forme et non le nombre. Etudions maintenant les poésies de Fréchette à la lumière de ce principe, devinons, au son qu'elles rendent, la nature exacte et la portée de son talent.

La poésie est, sans doute, ce qu'il y a au monde de plus mystérieux et de plus divin. Et il n'est pas étonnant que les grandes civilisations aient porté très haut leurs poètes et les aient honorés à l'égal de demi-dieux. C'est qu'elles avaient simplement, à force de culture, acquis le sens des choses. L'on cite souvent, pour tenter de diminuer le prestige,

CRITIQUE

et la valeur sociale, de ces hommes ailés, le fameux passage de Platon dans sa *République*. Et cependant, combien peu de ceux qui s'en prévalent, se sont donné la peine de recourir au contexte! Ils y auraient vu que cette phrase est d'une ironie paradoxale et transcendante. Platon, ce plus grand des philosophes, aussi poète que philosophe, aurait-il pu poser en maxime sérieuse de gouvernement un pareil aphorisme? Je ne sais s'il existe une bonne et compréhensible définition de la poésie, une formule qui en épuise toute la substance. En prenant ce mot dans toute sa précision étymologique, l'on voit qu'il signifie création. Et l'oeuvre du poète, en quelque genre que ce soit, est en effet celle qui ressemble de plus près à une création, au sens propre du terme. Le poète invente, il trouve; il féconde le néant. C'est un être éminemment intuitif, et c'est à lui que s'applique le vers de Lamartine: "L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel." Le poète est un homme enseigné, car tous les hommes le sont à un degré ou à un autre, mais au delà de l'enseignement reçu, se greffant sur les notions apprises ou transmises, il est des sources vives d'inspirations auxquelles il

s'abreuve, et où il puise l'intelligence de choses qui échappent au commun. Il a des illuminations soudaines, de véritables visions. Ce n'est pas à force de déductions, et pour ainsi dire pas à pas, comme l'esprit du philosophe, mais dans un accès de fièvre, des transports, des ravissements qu'il arrive à la connaissance. Les problèmes parfois les plus hardis, il se les pose et les résout dans une sorte d'exaltation; dans son délire sacré, il s'élève jusqu'aux plus hautes spéculations. C'est, en effet, au poète que s'applique le *mens divinius*, et le *deus, ecce deus*, des anciens. Il est l'homme de l'ivresse mystique. "Tais-toi, Barnave, il n'y a pas de divinité en toi!" Le don de poésie suppose la présence d'une divinité dont les manifestations sont intermittentes. Quel bouillonnement intérieur, quels flots de pensées et d'images, signalent son action! Le poète est celui qui perçoit les secrets rapports des choses, a dit Lamennais. Et Chateaubriand a bien marqué la différence entre le poète et les mortels ordinaires, quand il a prononcé cette phrase: "Ils regardent ce que je regarde, mais ils ne voient pas ce que je vois." Pour lui, les apparences

sont infiniment suggestives. Et peut-être est-ce Baudelaire, dans son célèbre sonnet *Correspondances*, qui a laissé la meilleure définition, la description plutôt, de l'essence de la poésie :

La nature est un temple où de vivants piliers
 Laissent parfois sortir de confuses paroles;
 L'homme y passe à travers des forêts de symboles.
 Comme de longs échos qui de loin se confondent
 Dans une ténébreuse et profonde unité,
 Vaste comme la nuit et comme la clarté,
 Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Aucun domaine de l'intelligence n'est fermé à la poésie. Elle peut chanter la science pure et la philosophie, et non-seulement les chanter, mais les enrichir de nouvelles conquêtes. C'est dire que les genres poétiques sont divers et qu'ils supposent des aptitudes conformes à leur objet. Il est certain aussi, et c'est un lieu commun de l'affirmer, que la forme prosodique n'est pas le vêtement nécessaire de la poésie. Il y a eu,—il y aura toujours,—dans toutes les littératures, la française notamment, de très grands poètes en prose. S'il fallait citer des noms, nous n'aurions que l'embarras du choix. D'autre part, une vénérable tradition semble imposer au poète la

LOUIS FRÉCHETTE

discipline métrique. Son génie s'exprime d'ordinaire dans la musique du vers. Il n'est pas contestable que la prosodie, par les règles précises qu'elle fixe à l'inspiration, par les lisières savantes dans lesquelles elle la tient, ne soit pour celle-ci un guide sûr et précieux. Si elle paraît emprisonner l'essor de la pensée, c'est en réalité pour l'empêcher de se perdre en bonds desordonnés et pour la conduire plus haut. Canalisée dans des règles dont la sévérité se tempère de souplesse, l'inspiration gagne en intensité et en ampleur ce qu'apparemment elle sacrifie du côté de sa liberté. Le vers, au reste, a sa beauté propre, son harmonie essentielle. Verlaine réclamait, pour la poésie, "de la musique avant toute chose." Et le vers, justement, étant à base de rythme, de nombre, de mesure, de cadence, apporte à la pensée poétique une collaboration, sinon indispensable, du moins extrêmement utile et féconde. De leurs fiançailles naissent ces mélodies éternelles qui bercent l'humanité.

La caractéristique principale, et, par endroits, supérieure, du talent de Louis Fréchet, n'est pas malaisée à définir : il fut surtout un lyrique, un beau joueur de flûte. L'on

CRITIQUE

ne sort pas de la lecture de son oeuvre beaucoup plus riche de pensées. Il n'a rien eu du poète philosophique. Est-ce encore moins la science qu'il a pu chanter. Ce n'est pas qu'il n'ait cherché, ça et là, à forcer sa nature, et à se hausser à un genre auquel rien ne le disposait, et pour lequel sa formation intellectuelle l'avait très insuffisamment préparé. Ainsi, dans son *Jean-Baptiste de La Salle*, il touche la thèse rebattue du progrès des sciences physiques et des applications matérielles, qui fut la note dominante du dix-neuvième siècle. Il ne renouvelle certainement pas le sujet. Ce qu'il en dit appartient aux idées courantes et banales. Il a bien quelques formules heureuses pour peindre le grand mouvement qui emporte le monde vers les utiles découvertes, même des images hardies qui nous prouvent qu'il croyait au progrès indéfini de l'humanité. C'est dire que son esprit était teinté des opinions alors très en vogue et dont l'on est bien revenu depuis. Mais ses considérations sont d'un superficiel achevé; elles ne dépassent pas le lieu commun qui traînait dans les journaux du temps, et auquel tant d'orateurs populaires

LOUIS FRÉCHETTE

faisaient un succès facile. Quiconque avait un peu de lecture en savait tout autant. Le genre épique l'a aussi tenté. C'est bien sous les allures du poème épique que se présente la *Légende d'un peuple*. L'on a tant dit à Fréchette qu'il y avait réussi qu'il a sans doute fini par le croire. D'autant que ce fut son illusion constante de s'imaginer avoir des dons autres que ceux que la Providence lui avait vraiment départis. Il a donné ce spectacle de méconnaître le meilleur de son génie pour s'adapter de force à des entreprises auxquelles ne l'appelait pas sa vocation pourtant si marquée. "Le français n'a pas la tête épique." Ce mot d'un obscur académicien du dix-huitième siècle a fait couler beaucoup d'encre. De tout ce que l'on a dit pour et contre, il ressort plutôt qu'il est maladroit et injuste. En tout cas, je n'oserais certes pas affirmer que notre poète n'avait pas le sens épique. Certains accents de son oeuvre prouvent le contraire. Et ici, je songe, par exemple, à sa *Découverte du Mississipi* et à son *Papineau*, pas celui, assez terne, qu'il a inséré dans la *Légende*, mais l'autre, qui avait paru dans *Pêle-Mêle*. Il y a, dans la *Légende* même, d'autres poèmes, dont l'inspiration, le

CRITIQUE

timbre, relèvent de l'épopée. De l'ensemble, cependant, l'on ne peut soutenir que c'en est une. Car, l'unité de cette oeuvre est factice. Les morceaux sont cousus par un lien matériel, et pour l'oeil. La composition n'est pas fondue. Ce livre n'a pas une âme organisée et harmonieuse. Ce sont des fragments d'histoire qui se juxtaposent vaguement par époques. Fréchette a choisi, ça et là, dans le passé et le présent, des faits consacrés par l'admiration et les a chantés avec un bonheur inégal. Le genre épique demande un recul dans le temps et dans l'espace. Il faut laisser aux événements le loisir de prendre la perspective nécessaire. Pour cette raison, et pour d'autres encore, son *Gibet de Riel* et son *Dernier Martyr*, n'auraient pas dû trouver leur place dans cette oeuvre. Il est manifeste que le poète y assouvit des rancunes politiques mesquines qui nuisent à la clarté de sa vision. Le bon libéral qu'il était trouvait l'occasion trop belle de dauber sur les bleus, pour la laisser passer. Il en a profité, mais au dam de sa *Légende*, où se trouvent ainsi introduits des éléments, peu intéressants au fond, et d'où sa lyre n'a pas su tirer des accords bien neufs et personnels. Ce sont là des taches

qui ne sont peut-être pas essentielles. Le grand défaut de la *Légende d'un Peuple* vient de l'indigence du fond général. La conception en est pauvre. L'exécution présente des beautés de détail, mais qui ne sont pas soutenues. Le ton souvent languit, précisément parce qu'il n'y a pas d'idée-mère et féconde pour animer la trame de cet ouvrage, et fournir perpétuellement au poète une riche substance.

Les origines de la colonisation française au Canada sont très belles; et l'on peut même dire que les deux siècles qu'a duré l'effort de la Mère-Patrie pour créer, aux bords du Saint-Laurent, une civilisation qui fut le prolongement renouvelé de son âme ancienne et glorieuse, ont été remplis de faits qui dépassent le niveau ordinaire de ces sortes d'entreprises. Soit dans l'ordre religieux, où des manifestations d'un caractère apparenté au miracle ont signalé ces commencements, soit dans l'ordre politique où une noble pensée fut à la base de l'oeuvre, soit dans l'ordre militaire où l'héroïsme fut si souvent atteint, nos annales contiennent une matière splendide, et que les sobres méthodes du récit

CRITIQUE

historique sont loin de pouvoir épuiser. L'historien qui les médite et qui s'apprête à les raconter, s'il a une âme tant soit peu capable de vibrer, sent l'émotion l'envahir, et il doit retenir sa plume pour l'empêcher de s'exprimer avec un enthousiasme bien explicable, mais qui ne s'accorderait pas avec les lois du genre, précises, sévères, correctes, et qui ne permettent guère de donner libre cours à ses facultés affectives. Il appartient au poète, car son art n'obéit pas aux mêmes règles scientifiques, n'est pas circonscrit dans des limites si rigoureuses, de venir cueillir et exploiter toute une floraison chevaleresque épanouie sur un fond de réalités. Encore faudrait-il que celui-ci prit la peine d'étudier sérieusement les périodes qu'il veut chanter, afin de s'imprégner de leur vie profonde, et par endroits surhumaine, et qu'il ne se contentât pas d'une vue superficielle des choses. Or, Fréchette, qui n'aimait pas à pâlir sur les livres, s'est encore moins préoccupé de consulter nos archives pour acquérir une connaissance sérieuse du sujet qu'il se proposait de traiter. Ce qui fait que son travail n'a pas de substructions, n'est pas solidement bâti ni étoffé. Il offre

des trous béants, il a je ne sais quoi de maigre et d'étriqué. Son ampleur apparente recouvre le vide. Ce serait encore un compliment exagéré de dire qu'il a choisi la fleur de nos légendes historiques. Là où nous aurions aimé trouver une synthèse où la solidité du fond se fut si admirablement prêtée à toutes les grâces de la poésie, nous voyons une série d'aperçus sans pénétration, d'actes sublimes, mais dont la cohésion ne ressort pas. En sorte que, par manque de travail, de réflexions personnelles, Fréchette, au lieu de construire une épopée véritable, a seulement taillé quelques matériaux du grand poème toujours à venir, et où l'image de notre vie première, si chargée d'espairs, de rêves, et finalement si dramatique, se refléterait idéalement. Ainsi il a peut-être passé à côté du chef-d'oeuvre. Dans sa *Légende*, il y a peu de pièces qui soient bonnes d'un bout à l'autre. Mais l'on distingue, ça et là, à de certaines intonations, à la ferveur de l'évocation, à la sincérité de l'accent, que l'auteur avait très probablement le sens épique, lequel n'a pas donné tout ce qu'il promettait, tout ce qu'une culture intensive aurait pu faire jaillir de cette puissance restée à demi latente. La preuve en

CRITIQUE

est dans les formules, j'oserais dire lapidaires, que la postérité a cueillies dans cet ouvrage, comme expression de ses états d'âme, ces quatre vers si bien frappés que nous citions au commencement, et d'autres encore qui iront très loin dans les âges, et auxquels l'on reviendra chaque fois que l'on voudra bien rendre la nature de nos regrets et de nos aspirations.

Si donc l'oeuvre de Louis Fréchette ne se caractérise ni par un apport réel au domaine de la pensée pure ou de la science, ni par des aperçus nouveaux sur les grands problèmes où l'intelligence humaine aime à se jouer, elle a, en revanche, une haute valeur de sentiment, d'images, de peinture et de musique. Notre poète fut surtout un sentimental, un descriptif, un beau joueur de flûte. Il avait beaucoup de coeur; c'était un émotif; et il connaissait aussi l'exacte portée sonore des vocables ou leurs propriétés picturales, le timbre et la couleur des mots. Et il a su en tirer le plus joli ramage, ou les assembler de telle sorte qu'il en naquît des fragments majestueux de fresques ou que toute une suite de pastels légers s'épanouît. Dans l'ordre même du sentiment, où il s'est confiné,

LOUIS FRÉCHETTE

Fréchette en est resté aux plus simples, qui sont aussi les meilleurs, aux sentiments éternels, profondément humains. Sa psychologie n'a rien de compliqué. "Il n'a pas sondé tout l'océan de l'âme," pour rappeler un vers de Sully-Prudhomme. Et d'abord l'amour, l'amour-passion, dont les manifestations sont infinies, et où il y aura toujours du nouveau à puiser, je ne dis pas qu'il ne l'a pas éprouvé, je constate seulement qu'il ne l'a guère chanté. Dans une petite pièce de son premier recueil, intitulé: *Louise*, perce l'accent d'une âme follement éprise d'une jeune beauté, au point que le poète "se fut damné pour elle." Mais ce n'est qu'un cri aigu. Il n'y a là aucune introspection, aucune étude un peu fouillée de l'effet produit par ce choc. Ce cri, d'ailleurs, devait s'atténuer plus tard, se fondre, se nuancer. Les douze vers où il s'exprime subirent un changement radical. La raison revenue, Fréchette ne vit dans cette liaison sans conséquence que prétexte à ciseler un joyau d'art. *Premier Baiser* n'est guère révélateur non plus. J'en dirai tout autant des rares morceaux où ce sujet est effleuré. La littérature amoureuse n'est pas plus riche pour tout cela. Si, comme il est possible et

CRITIQUE

même probable, des expériences ont eu lieu, nous n'en avons eu que des échos trop vagues et trop inconsistants pour retenir la critique. Est-ce par pudeur que le poète n'a pas voulu nous confier ses secrets intimes? Je croirais que ce fut plutôt par prudence et calcul: il savait que le public auquel il s'adressait n'admettrait pas certains épanchements. Toujours est-il que ce n'est pas chez lui qu'il faut aller pour trouver, de l'amour, des analyses subtiles ou des peintures nouvelles. Les traits sous lesquels il l'a représenté n'ont absolument rien de suggestif. De cela l'on doit le féliciter. Il n'en est pas moins vrai que, de tous nos sentiments, le plus fort, le plus mystérieux, le plus divin, et aussi, hélas! le plus tragique, c'est bien l'amour. Poètes, dramaturges, romanciers, y puiseront sans cesse comme à la source la plus généreuse d'inspirations. S'interdire d'y toucher c'est, pour le poète, enlever à sa lyre la corde la plus sonore, la plus frémissante, celle dont les vibrations ont en nous les répercussions les plus profondes. En parler, mais dans un style de pensionnaire effarouchée du mot et de la chose, n'est pas ce qui peut donner à une oeuvre poétique une valeur humaine bien

considérable, de ce chef. Il est regrettable que Fréchette, pour une raison ou pour une autre, ait comme eu peur d'explorer ce domaine ou de nous en laisser une relation. La poésie surtout vit de ce qu'elle renferme d'âme. Des voix sont devenues immortelles parce qu'elles ont traduit, non un sentiment de convention, artificiel, ne se prenant pas lui-même au sérieux, mais le coeur même. Ces voix demeurent jeunes parce qu'elles sont, j'oserais dire, chargées de substance, et que ce qu'elles expriment, c'est le fond même de la nature sous l'empire de cette force qui, selon le mot de Dante, "meut les mondes," à savoir : l'amour.

Il est, heureusement, d'autres formes d'amour que notre poète pouvait librement chanter sans risquer d'offenser les oreilles pies ni d'offusquer l'extrême pruderie d'une éducation qui retarde un peu. Je veux parler d'abord de l'amour de la patrie. Ce sentiment était chez lui ardent et sincère. Il n'a pas eu à s'exciter ni à s'échauffer pour le faire naître : il l'avait sucé avec le lait. Ses déboires ne l'ont jamais entamé. S'il fut souvent moins que tendre, même injuste, pour beaucoup de ses compatriotes, s'il a prétendu

CRITIQUE

clouer au pilori certains de nos hommes d'Etat, il a toujours séparé son pays de ceux qui le représentaient momentanément. Pour son pays, il n'a eu que des accents où vibre une sorte de passion. Il en a eu premièrement l'amour physique. Dans son *Journal d'un Poète*, sous la date du 2 juillet 1830, Alfred de Vigny écrivait: "J'ai conçu l'idée, ce matin, que l'on devrait écrire l'histoire d'un pays comme d'un homme." Pour Fréchette, le Canada était une personne, et il était épris de sa conformation extérieure: les accidents de son sol, son grand fleuve, ses rivières, ses forêts, ses vallées, et le caractère si accusé de ses saisons, ses étés courts et brûlants, ses automnes âprement mélancoliques, les splendeurs vierges de ses hivers, lui ont fourni des notations où le réalisme du trait est précieux, où l'observation est directe. Il faut surtout signaler à ce sujet, dans l'édition définitive des *Oiseaux de Neiges*, les séries de sonnets intitulés: *Paysages et l'Année Canadienne*. Mais un peu partout dans son oeuvre relève-t-on des morceaux bien venus, où retentit la chanson de la terre. Nul n'aura autant fait pour dessiner exactement la physionomie de notre nature. Il l'aime tant que, malgré lui,

nos paysages s'idéalisent un peu sous son pinceau. Il les brosse avec une ferveur qui, sans nuire à la sûreté du coup d'oeil et de la main, leur communique un charme tout particulier. Au descriptif, qui s'applique à évoquer et à fixer les aspects d'un sol ou les nuances d'un ciel, l'on ne demande certes pas de nous livrer une photographie impersonnelle et figée. Il a le droit de mêler son âme à son oeuvre, et c'est même à cette condition qu'il fait travail d'art. Le portrait n'en a pas moins une ressemblance supérieure avec son objet. C'est bien le cas ici. Chaque pays a, je dirais, son tempérament propre. Et le poète a réussi, par des touches successives, à nous donner la sensation, non pas d'une terre, mais de la nôtre. Il a bien saisi les points par où elle se différencie des autres contrées. En le lisant, il semble qu'on en respire le parfum, par quoi elle se laisse reconnaître.

Son amour du Canada Français ne s'arrêtait pas à son enveloppe matérielle. Le simple jeu des apparences n'a pas satisfait sa profondeur d'affection pour son pays. Son inspiration a cherché ailleurs et plus haut un aliment, dans notre histoire, surtout notre histoire sous la domination française. J'ai

CRITIQUE

marqué déjà qu'il n'avait pas tiré de nos annales toute la substance poétique dont elles débordent. Cette notation critique renferme un compliment et un regret. Fréchette avait, à un si haut degré, le sens et la compréhension de notre histoire comme matière d'art, il en a si bien traduit certains aspects, que nous aurions aimé qu'il se fut appliqué à en dresser, non l'image fragmentaire et décousue, mais l'ample et pleine figure. De ses esquisses, dont quelques-unes sont puissantes, et semées de beautés de premier ordre serties dans des trouvailles verbales, ce qui ressort avec évidence, c'est un enthousiasme passionné pour nos origines. De quel regard tendre il suit l'évolution du petit grain de sénévé! Comme il en admire le phénomène de croissance! Les exemples d'héroïsme, qu'il cueille et qu'il signale, tout au long de cette période, lui paraissent tout naturels, car l'oeuvre qui naît et se développe est le fait de la France. Ah! la France, Fréchette en a le culte. Il exalte la noblesse de sa pensée, les vertus de son sang. Elle demeure pour lui la mère-patrie. Crémazie déjà avait donné corps à nos sentiments restés si français, de génération en génération, malgré la conquête. Fré-

LOUIS FRÉCHETTE

chette reprend ce thème, mais sur un mode nouveau, et il ajoute beaucoup aux quelques notes un peu larmoyantes auxquelles le vieux barde s'en était tenu, il exécute des variations inentendues, superbes et définitives sur cet air touchant. Il sera bien difficile aux poètes de l'avenir de traiter ce motif avec quelque chance de succès. Celui-ci en a extrait la moëlle. Et pour peindre un état d'âme qui, par la force des choses, hélas! se perd et se transforme,—car tout change ici-bas, et, chez les peuples, les fidélités au passé mort subissent des déchéances et cèdent la place aux actuelles formes de vie,—oui, pour peindre un état d'âme qui fut vraiment très beau mais qui semble s'enfoncer de plus en plus dans le lointain et l'oubli, Fréchette a eu des accents incomparables. Telles de ses formules font désormais partie de notre patrimoine national; elles se sont si bien incorporées à notre tradition qu'elles éclosent sur nos lèvres chaque fois que nous voulons exprimer certaines nuances de nos sentiments patriotiques. Au fait, c'est autant la France que le Canada même qui est célébré dans la *Légende d'un Peuple*; et en dédiant à celle-là son oeuvre,

CRITIQUE

ce n'était que justice, car son souvenir en anime toutes les pages :

“Mère, je ne suis pas de ceux qui ont eu le bonheur d'être bercés sur tes genoux. Ce sont de bien lointains échos qui m'ont familiarisé avec ton nom et ta gloire. Ta belle langue, j'ai appris à la balbutier loin de toi. J'ose, cependant, aujourd'hui, apporter une nouvelle page héroïque à ton histoire déjà si belle et si chevaleresque. . . . Je ne te demande pas, en retour, un embrassement maternel pour ton enfant, hélas! oublié. Mais permets-lui au moins de baiser avec attendrissement et fierté, le bas de cette robe glorieuse qu'il aurait tant aimé voir flotter autour de son berceau.”

Cette offrande est magnifique avec son ton de berceuse. Encore qu'en prose, elle vaut tous les vers; et je crois qu'elle suffit à montrer l'intensité de l'amour que Fréchette porte à la créatrice de notre nationalité. Il fut le plus français de nos poètes parce que le plus canadien. Il s'est adapté cependant, avec une loyauté discrète et résignée, à la nouvelle orientation politique que la Providence avait imprimée à nos destinées :

“. . . sous les étendards de France et d'Angleterre,
Fiers d'un double blason que rien ne peut ternir,
Nos marins jettent l'ancre au port de l'avenir.

Son attitude sentimentale sur ce point important fut irréprochable: elle constitue un

LOUIS FRÉCHETTE

exemple de noblesse de coeur et de sagesse d'esprit. Le passé, enveloppons-le "dans un linceul de pourpre," pour tout ce qui regarde la domination extérieure, car le règne de la France est fini chez nous. Mais la conquête anglaise a laissé sauve notre âme française. Cette âme, il faut la retremper sans cesse à la source originelle, l'imprégner, par la connaissance de l'histoire, des grandes pensées qui furent à la base de la colonisation du Canada et de l'héroïsme qui fut prodigué, comme une semence immortelle, tout le long de nos temps primitifs. Nous servirons d'autant mieux notre pays que nous apporterons plus de fidélité à cultiver nos traditions catholiques et françaises. Pour un peuple conquis, la plus triste forme de ralliement consiste à renier son passé.

L'autre amour qui éclate dans l'oeuvre de notre poète est celui de la famille. Sa femme, ses filles Jeanne, Louise, Pauline, nous leur devons des pièces senties, vécues. Il n'y a là aucun artifice de composition, ni aucun verbiage ou remplissage, ainsi que cela lui arrive assez fréquemment dans ses meilleurs morceaux. A court d'inspiration, il cherche,

CRITIQUE

tant bien que mal, à suppléer, par des cascades de mots, à la carence du fond. Il a l'haleine un peu courte pour aller jusqu'au bout des grands sujets. Il s'essouffle en chemin. Ici, au contraire, son langage a de la plénitude. Le cœur est pris fortement, et la bouche parle de son abondance. Comme ce père a aimé! Comme il savait l'art d'être père! Ce n'est pas que les sentiments qu'il exprime à l'égard de sa couvée—"car le poète est un oiseau—" a dit Théophile Gautier, aient, en eux-mêmes, rien d'extraordinaire: ils sont plutôt communs à tout cœur vraiment paternel. Le difficile était de leur donner un tour, une voix, de dégager ce qui subsiste à l'état latent, confus, dans le cœur de tout père, de trouver des mots pour peindre les délicatesses qui s'y cachent, les trésors de tendresse qui y sont enfouis. Fréchette a eu ce très grand mérite. Quiconque a fondé un foyer où se presse la bénédiction divine des têtes blondes et charmantes, où habite le mystère de l'innocence, se reconnaîtra dans ses vers; ces petits poèmes si gentiment humains lui renverront l'image de tout ce qu'il a éprouvé lui-même d'espoir devant un berceau où sommeille un chérubin,

LOUIS FRÉCHETTE

de consolation à la première communion de son enfant :

Il est déjà lointain—car le temps est agile—
Ma Louise, le jour cher et béni pour nous,
Où Dieu te déposa, bébé rose et fragile,
Doux chérubin captif en sa prison d'argile,
Sur mes genoux.

. . . jamais, ma douce colombelle,
Devant ton pur regard le ciel ne se voila. . . .

Et quand ton pas ému franchit l'auguste enceinte,
Ta prière d'enfant monte à Dieu, vierge et sainte
comme l'encens.

Et ceux qu'un deuil a frappés dans leur chair
comprendront toute la douleur épanchée dans
cette élégie plaintive mais si chrétienne :

Vous me l'aviez donné, vous me l'avez ôté
Mon cher petit trésor, mon amour blond et rose. . . .
Mon chérubin chéri, mon doux bébé mignon,
De mes vieux ans futur et dernier compagnon,
Vous me l'aviez donné dans un beau jour de fête.
Un seul de ses regards était pour moi sans prix:
Pourquoi donc en mes bras l'avoir sitôt repris?
Et pourtant, ô mon Dieu, ta volonté soit faite!

Cela est simple, profond, et c'est pourquoi cela est si beau. Ce cri part des entrailles. Son accent ne peut tromper. Il est des orateurs qui ont "des larmes dans la voix," qui affectent une émotion de commande. En beaucoup d'endroits, Fréchette verse aussi des

CRITIQUE

pleurs de circonstance : il simule un ébranlement. L'on voit si bien que tout est au dehors et pour l'effet. La vibration n'a pas sa source dans l'intime de l'être. Ici, il en va bien autrement. Pareil accent ne peut être exhalé que par un cœur dont toutes les fibres ont été touchées par la souffrance. Et l'on peut dire que, d'une façon générale, toute la série de ses "Intimités" procède d'une réelle commotion intérieure, et renferme peu d'inutiles amplifications. Ces vers sont calqués sur la vie. Ils vieilliront peu, à cause de leur sincérité. L'enfance et la jeunesse qu'ils célèbrent les imprègnent d'un frais coloris où le temps n'est pas près de mettre sa morsure. En marge des liens de la famille, et sans ravir à celle-ci une parcelle de ce qu'il lui devait, notre poète a aussi cultivé l'amitié tout court, car il aimait à aimer. Ses polémiques, politiques ou littéraires, ne laissaient voir qu'un côté, pas le meilleur assurément, de sa nature. Ceux qui l'ont jugé par là l'ont bien méconnu. Il avait, en réalité, une sensibilité féminine. Il a fait naître de fortes sympathies. Il a eu de nombreuses amitiés,—en France, par exemple les Blanchemain, les Johannet. Rien de plus exquis que les strophes à la petite

LOUIS FRÉCHETTE

Soledad Johannet, pour le jour de sa première communion. D'autres pièces très-nombreuses fixent tel ou tel point de ses séjours auprès de ses amis de France: Descriptions de paysages entremêlées d'effusions sentimentales.—Il en a eu davantage dans son propre pays. Et il semble qu'il ait voulu exprimer à chacune la nuance de tendresse qu'elle lui inspirait. Toute une galerie défile devant nos yeux. Le poète a encadré pieusement ces figures pour nous inconnues. Il a laissé tomber sur leurs noms divers ce que Sainte-Beuve appelle "la goutte d'ambre." Et voilà qu'ils se conservent dans la transparence du souvenir lyrique.

L'amour, la patrie, avec tout ce que ce mot comporte: sol natal, traditions, histoire, deuils et fêtes, déceptions et espoirs, le cercle de la famille, les amitiés choisies,—il nous semble que ces thèmes résument la plus grande part, et la meilleure, de l'oeuvre de notre poète. L'on y trouve encore autre chose, ainsi des pièces de circonstance, où l'inspiration commandée ne jaillit pas de source, des morceaux que j'appellerais "officiels," et qui offrent une bonne tenue, mais d'où le coeur est absent. Fréchette est lui-même quand il parcourt la

CRITIQUE

gamme des grands sentiments humains, nobles et simples, et qu'il obéit aux mouvements de sa nature éminemment affective. De tout ce qu'il a laissé, la postérité retiendra celles de ses compositions où palpite vraiment son âme. Quelle que puisse être la valeur d'art de bien d'autres,—les poèmes éclatants de sincérité, chargés d'émotion vraie, auront toujours ses préférences. Car, ce que l'on demande à un écrivain, c'est moins de nous amuser par sa virtuosité verbale, de nous étonner par la perfection de son métier, que de toucher en nous le fonds éternel. La note religieuse relève souvent les accords que la muse fait entendre. Si ses croyances catholiques n'ont guère été l'objet de chants proprement spéciaux,—à de rares exceptions près,—l'on peut dire qu'elles vibrent à travers toute la trame de son oeuvre, y semant des rayons. Un sens supérieur rythme discrètement les harmonies profanes. Notre civilisation porte trop profondément gravée l'empreinte divine pour qu'il soit possible de la célébrer sans tenir compte de l'élément surnaturel. L'histoire du monde, en général, la nôtre tout particulièrement, devient inexplicable, si l'on n'accepte la part du mystère,

LOUIS FRÉCHETTE

la souveraine intervention providentielle. Au reste, et indépendamment du strict point de vue dogmatique, le mystère est le meilleur aliment de la poésie. Elle en vit. Fréchette n'a pas eu à se faire violence pour insérer dans son oeuvre le facteur divin. Peut-être a-t-il surtout vu dans la religion, dans les cérémonies du culte,—la première communion, par exemple, et dans le rôle du curé de campagne, leur côté extérieur et pittoresque; il était sensible au charme du clocher dans un paysage, et à tout ce que le catholicisme met de poésie dans les monuments et dans la vie. C'est qu'il était poète précisément; et l'on n'exige pas d'un poète qu'il pense en théologien. Certaines de ses notations ont cependant un accent mystique réel et prenant. Dans le poème *l'Amérique*, qui ouvre sa *Légende*, il dit de Colomb:

Et quand il ne croyait que suivre son étoile,
La grande main dans l'ombre orientait la voile.

Même là où il n'est pas question de Dieu ni de religion, la main de l'Éternel est partout invisible dans l'oeuvre de notre poète: on la reconnaît à des attouchements soudains, et aux élans qu'elle imprime à son génie.

CRITIQUE

SA TECHNIQUE

FRÉCHETTE est né poète, et, je le dis parce que je le crois, grand poète. Ses réalisations n'ont pas produit tout ce que l'on pouvait attendre de ses dons. Il n'est pas allé jusqu'au bout de son développement. Il n'a pas exploité toutes les ressources magnifiques qui étaient en lui, par nature. Il y a eu à cela bien des causes, les unes tenant à sa constitution même, à son organisation intime, les autres d'ordre extérieur. L'inspiration, chez le poète, surtout le poète lyrique, est extrêmement capricieuse : elle dépend de mille accidents, elle est soumise à toutes sortes de contingences, et parfois un rien la fait éclore. Il est permis de reprocher à notre héros de s'être trop docilement plié aux fantaisies de sa muse, et de ne l'avoir écoutée que quand elle voulait bien consentir à lui parler. Le travail, la concentration d'esprit, peuvent avoir raison d'une imagination, même rebelle et rétive. Il y a, au reste, un âge pour le lyrisme : la jeunesse et peut-être la première maturité. Après, l'enthousiasme naît beaucoup moins facilement ; le cœur n'est plus si prompt à s'enflammer.

LOUIS FRÉCHETTE

C'est le temps où la pensée l'emporte sur le sentiment. Ceci explique pourquoi Fréchette ne s'est guère renouvelé, en vieillissant. L'on trouve, au contraire, dans ses poèmes qui datent de sa trentième à sa quarantième année, une fraîcheur de ton, une abondance d'images, une intensité de vie, une couleur et une timbre, qui ne réapparaissent pas au même degré dans les oeuvres subséquentes. L'âge avait, sinon tari, de moins rendu moins généreux le flot intérieur qui s'avère là. Le milieu où Fréchette a vécu a aussi mis de grands obstacles au plein épanouissement de son génie. C'était un milieu prosaïque et terre à terre. Si l'homme ne vit pas seulement de pain, chez nous il ne se nourrit aucunement de poésie. Notre lyrique s'est heurté à l'indifférence, à l'apathie, à l'incompréhension, et souvent à l'hostilité d'un public qui ne voulait rien comprendre à ses chants. Comme l'atmosphère était lourde à cet être ailé ! Comme elle était loin de l'aiguillonner, de lui fournir un excitant ! S'est-elle éclaircie depuis ? Est-elle devenue plus légère et plus aérienne ? Favorise-t-elle davantage le culte de l'idéal ? . . .

CRITIQUE

Fréchette est né poète, et j'ajoute : versificateur. *Quidquid scribere tentabam, versus erat*, disait Ovide. Ces mots s'appliquent ici. Il reçut de la nature, avec le don fatal de poésie, celui de traduire en musique ses rêves dorés. Cela est tout à fait remarquable. Il ne pouvait bien écrire qu'en vers, semble-t-il. Prenons son premier recueil : *Mes Loisirs*. L'on constate déjà une aisance de rythme, une élégance de tournure, une harmonie de phrase qui ont de quoi surprendre chez un jeune homme que les circonstances aidaient si peu. D'autre part, la préface, en prose, de ce recueil, est au-dessous de tout. C'est barbare comme langue et comme image. Chose étrange, Fréchette ne sera jamais un bon prosateur. Son style sera heurté, dur, difficile. Il ne laissera pas une seule page vraiment définitive en ce genre. Il y aura toujours la différence la plus sensible, comme un abîme, entre sa prose et sa poésie. (Je fais exception pour les admirables stances de la Dédicace de sa *Légende*.) Quand on lit sa prose, l'on ne devinerait guère le poète. C'est qu'il était fait pour parler uniquement le langage des dieux. Il avait le génie du vers comme l'on

LOUIS FRÉCHETTE

a le génie de la langue. Il était chez lui dans la forme métrique. Cette aptitude si marquée pour le métier, le don inné par lequel il semblait posséder naturellement le secret de l'art poétique, il n'a cessé de le cultiver avec conscience, il l'a porté très haut. Et, là-dessus, il me plaît de citer encore un mot parfaitement authentique de Chapman : "Il est incontestable que Fréchette a beaucoup de métier." Il fut laborieux artisan, infatigable forger de rythmes souverains. J'ai noté tout à l'heure que son inspiration ne fut jamais bien riche et bien variée. J'ose dire que l'artiste en lui survécut au poète, en ce sens que son génie s'est trop vite arrêté de produire du nouveau, sans que sa main se soit fatiguée de retoucher, de polir des pièces anciennes, pour leur donner plus de grâce et de charme, une beauté plus définitive. Fréchette s'est appliqué jusqu'à sa mort à ce travail d'achèvement. Il y a déployé une longue patience, un goût de plus en plus sûr. Plusieurs des poèmes de la dernière partie de sa carrière valent surtout par l'art avec lequel ils sont composés. Le fond me semble un peu maigre, l'idée n'est ni bien riche ni bien neuve. Mais un art souple et savant a jeté là dessus un vêtement

CRITIQUE

d'une coupe si distinguée que l'on oublie la pauvreté de la matière, pour admirer l'étoffe fine, chatoyante, aux plis harmonieux, aux jolies retombées, aux déroulements mesurés, sous laquelle elle se cache. Quiconque étudie son oeuvre sérieusement constate que sur ce point de la facture, ou de la forme, si l'on veut, le poète a été en progrès constant. Si l'inspiration avait marché de pair avec le métier, quels admirables fruits, savoureux et pleins, leur alliance eût produits !

Fréchette a pratiqué tour à tour la plupart des cadences classiques, mais il s'est arrêté de préférence à l'alexandrin, au décasyllabe et à l'octosyllabe. La strophe irrégulière apparaît aussi assez fréquemment. Son vers, ordinairement bien frappé, se distingue par l'élan qui l'anime et l'entraîne, une sorte de vie intérieure. Ce n'est pas que tous soient parfaits, certes. Il y a du déchet dans son oeuvre. L'on en compte beaucoup qui ne sont là que pour faire nombre, et qui sont surtout composés de chevilles. Il n'y a là que des enfilades de mots assez vains, des séries d'exclamations d'une creuse sonorité. D'autres sont franchement plats. Mais dans quelle oeuvre poétique moderne ne relèverait-on de

LOUIS FRÉCHETTE

pareilles faiblesses? Il s'en trouve dans celles des plus inspirés. D'une façon générale, le vers est bon chez Fréchette. Il est très intéressant de suivre, à travers ces pièces qui se promènent de recueil en recueil, l'effort de l'ouvrier pour en éliminer les défauts, leur donner une structure plus voisine de la perfection. Parfois, quelques mots ont été changés pour communiquer à l'alexandrin un plus souple balancement, ou alléger son allure, ou mieux marquer la coupe et le nombre, ou mettre une grâce dans la chute. Ailleurs, la refonte a été totale. L'esquisse est devenue tableau. De son talent de peintre et de musicien verbal, lequel l'emporte? C'est peut-être celui de descriptif. Fréchette a une grande puissance d'évocation, et, par un choix d'images fortes et délicates, il campe une figure, nous rend sensible un paysage, une scène de genre. Au moment où j'écris ceci me reviennent à la mémoire des strophes de sa *Découverte du Mississipi* ou de son *Papineau*. Celà est vu nettement et "situé":

Le grand fleuve dormait couché dans la savane,
Dans le lointain brumeux passaient en caravane
De farouches troupes d'élans et de bisons.
Drapé dans les rayons de l'aube matinale
Le désert déployait sa splendeur virginale
Sur d'insondables horizons.

CRITIQUE

L'on peut discuter la justesse de l'épithète "matinale" appliquée à "l'aube." Car l'aube est toujours le signe du matin. Trop évidemment, elle est là pour le besoin de la rime. Mais l'on ferme les yeux sur ce détail, tant la phrase vous roule et vous berce en sa cadence majestueuse. Et voici, dans la fresque qu'il brosse en traits d'un superbe relief, le joli coup de pinceau qui précise la vision :

Des vols d'oiseaux marins s'élevaient des roseaux,
Et, pour montrer la route à la pirogue frêle,
S'enfuyaient en avant, traînant leur ombre grêle
Dans le pli lumineux des eaux. . . .

S'enfuyaient en avant n'est pas très heureux. Mais le reste, quelle fine tache de couleur dans la sobre composition ! Quelle chose "nature," si bien saisie, ces ailes diaprées, que l'artiste a introduites là, comme en se jouant, dans un coin de sa toile, et qui agrémentent de leur vol lumineux le vaste décor ! En son *Papineau* également, il a mis en oeuvre une très belle image : le tribun mourant, et qui, d'une fenêtre de son haut manoir de Montebello, veut voir

Pour la dernière fois plonger et disparaître
L'astre du jour à l'horizon.

Le soleil couchant nimbe d'or sa tête

LOUIS FRÉCHETTE

glorieuse, et semble procéder à l'apothéose de l'illustre vieillard. Ce n'est peut-être très neuf comme invention et comme effet. Et il y a une strophe qui rappelle de trop près la fameuse description de Victor Hugo : "l'astro-roi se couchait, calme, à l'abri du vent." Ce n'est pas seulement vers la fin de la pièce que *Papineau* est sublimisé. Tout le long, Fréchette l'exalte dans une mesure que l'histoire ne ratifiera probablement pas. La question n'est pas là. Que le sujet méritât ou non ce déploiement de lyrisme, le lyrisme déborde de ces vers, et la description par quoi ils se terminent révèle chez notre poète un magnifique tempérament de peintre. S'il y exploite un motif qui n'est pas inédit, il se l'assimile parfaitement et l'empreint de son cachet personnel.

A la faculté de voir et de décrire, il joignait, à un rare degré, celle d'être sensible à la valeur musicale des mots. Les mots ont une âme. Leur création participe au mystère de la pensée. Les mots ont une couleur et une odeur. Les mots rendent un son tel que, même dans une langue qu'elle ne comprendrait pas, une oreille exercée devinerait, au seul timbre des vocables, leur sens général.

CRITIQUE

Mais le sens des mots n'est pas le même pour tous : je veux dire que plus on a de culture et d'intuition, et plus on pénètre avant dans leur essence, plus ce qu'ils renferment éclate au regard. Les mots sont des diamants, que l'on apprécie d'autant mieux que l'on est spécialisé dans l'art du lapidaire. Les mots sont de cristal et d'airain : ils prennent tout leur rayonnement lumineux ou sonore, suivant les dispositions qu'on leur donne ou la manière dont on les touche. Le clavier d'ivoire des vocables exhale ses musiques divines proportionnellement à l'habileté de l'instrumentiste. Fréchette savait jouer de leurs notes. Beaucoup de ses poèmes tirent tout leur mérite de l'agencement des mots, de leur groupement en vue d'un effet de *musicalité*. Le fond n'est rien. Tout réside dans l'accord verbal, la caresse des syllabes chantantes. Ecoutez, par exemple, cette villanelle :

Bientôt de nos rudes climats,
Disparaîtront les blancs frimas,
Les froids sévères,
Et nous pourrons, d'un oeil charmé,
Voir éclore aux rayons de mai
Les primevères.

Les ruisseaux transparents et frais
Mêleront au bruit des forêts
Leur voix si douce,

LOUIS FRÉCHETTE

Et sous les branches qui plieront,
Des chants joyeux s'envoleront
Des nids de mousse. . .

Notre poète, comme il n'a cessé de perfectionner son art, est allé enrichissant son vocabulaire. Les mots: mésange, fauvette, trémolo, harpe éolienne, luth, chérubin, qui reviennent fréquemment dans ses premiers recueils, et dont le retour finit par nous agacer, s'éliminent des suivants. Toute une défroque périmée de tours et d'images fait place à une langue plus sobre et plus personnelle. Fréchette, en cours de route, abandonne une part de son bagage livresque, et substitue, à des formes de langage usées et conventionnelles, sa propre voix. Et Verlaine a eu beau ce moquer de la rime et l'appeler "ce bijou d'un sou," Fréchette, en la cultivant et en la faisant riche, est resté dans la saine tradition. On lui a reproché amèrement, non-seulement d'avoir subi des influences étrangères, mais de les avoir imitées, copiées et plagiées. Chapman s'est donné un mal de chien pour retracer, à travers l'oeuvre de Fréchette, par exemple, l'origine hugolienne de telle strophe ou de tel vers. Tant de zèle procédait, non de la probité critique, mais de

CRITIQUE

la passion haineuse. Fréchette en a souffert momentanément. Sa renommée s'est alors enveloppée de brouillards. Les voiles, amassés autour de son oeuvre par l'envie de celui qui aurait voulu le supplanter, et qui ne fut même pas son émule, se sont dissipés. Les diatribes de Chapman sont profondément oubliées; la gloire de Fréchette émerge dans la lumière qui ne s'éteint pas,—l'admiration impartiale et mesurée de la postérité. La littérature canadienne-française voit en lui son plus grand poète. S'il est permis de regretter que son génie n'ait pas épanché toutes les harmonies dont il était plein, il nous en a laissé entendre d'assez nombreuses, d'assez belles, d'assez douces ou puissantes pour que son souvenir s'éternise parmi nous. Du sein des ombres, il peut dire, comme Prométhée au choeur des Océanides: "Ma destinée n'est point de mourir."

RELIQUIAE

RELIQUIAE

LA VOIX D'UN EXILÉ

PREMIÈRE ANNÉE

O terre des aïeux ! ô sol de la patrie !
Toi que mon cœur aimait avec idolâtrie,
Me faudra-t-il mourir sans pouvoir te venger !
Hélas ! oui ; pour l'exil, je pars, l'âme souffrante,
Et, giaour errant, je vais planter ma tente
Sous le soleil de l'étranger.

Quand, du haut du vaisseau qui m'emportait
loin d'elles,
J'ai jeté mes regards sur tes rives si belles,
O mon beau Saint-Laurent, qu'ai-je aperçu,
grand Dieu !
Toi, ma patrie, aux mains d'une bande sordide,
Haletante d'effroi, vierge pure et candide,
Qu'on traîne dans un mauvais lieu. . . .

O Papineau, Viger, patriotes sublimes !
Lorimier, Cardinal, Chénier, nobles victimes !

LOUIS FRÉCHETTE

Qu'êtes-vous devenus, héros cent fois bénis?
Vous qui, sur l'échafaud, portiez vos fronts
sans tache?

Vous qui teigniez de sang les murs de Saint-
Eustache?

Vous qui mouriez à Saint-Denis?

Que ces jours étaient beaux! Phalanges
héroïques,

Ces soldats nés d'hier, ces orateurs stoïques,
Comme ils le portaient haut, l'étendard
canadien!

Ceux-ci, puissants tribuns, faisaient les pa-
trïotes;

Ceux-là marchaient joyeux au devant des
despotes,

Et mouraient en disant: C'est bien!

O toi qui survivis seul à ces temps d'épopée
Que ta grande âme encor si fortement trempée
Doit souffrir en voyant cet âge d'apostats!
Et tous ces cœurs d'acier qui dorment dans la
tombe,

S'il pouvaient voir aussi leur grande œuvre
qui tombe,

Comme ils vous maudiraient, ingrats.

RELIQUIAE

Ils ne se vendaient pas, ceux-là! Leur âme
sainte,

Fidèle à tout devoir, insensible à la crainte,
N'écoutait que la voix de nos droits outragés;
Ils ne baisaient pas, eux, les souliers de nos
maîtres.

Mon Dieu, que les temps sont changés!

Oui, les temps sont changés . . . Chaque
chose a son heure,

Maintenant du passé la grande ombre qui
pleure

Jette un regard amer vers le sombre avenir . . .

Avec elle pleurons la gloire qui se voile,

Ou plutôt de l'exil allons suivre l'étoile:

Partons pour ne plus revenir!

Trop faible pour dompter ce servilisme im-
monde:

Fuyons-en le contact; allons de par le monde,

Chercher un coin de terre où l'honneur soit
resté

Il faut l'air à mon vol, l'espace à ma pensée,

De nouveaux horizons à mon âme oppressée:

A moi la sainte liberté!

LOUIS FRÉCHETTE

Moderne Chanaan, ou nouvelle Ausonie,
Il est sous le soleil une terre bénie
Où fatigué, vaincu par la vague ou l'écueil,
Le naufragé revoit des rives parfumées
Où cœurs endoloris, nations opprimées
Trouvent un fraternel accueil.

Là, prenant pour guidon la bannière étoilée,
Et suivant dans son vol la république ailée,
Tous les peuples unis vont se donnant la main ;
Là Washington jeta la semence féconde
Qui, principe puissant, fera du Nouveau-
Monde,
Le vrai berceau du genre humain . . .

O bords hospitaliers, ouvrez-moi votre asile !
Ah ! pour trouver l'oubli de tout ce qui m'exile,
Que ne puis-je aussi boire aux ondes du Léthé !
Oublier ! . . . mais comment oublier la
patrie ?
Comment ne pas pleurer notre splendeur
flétrie,
Notre avenir au vent jeté ?

Adieu, vallons ombreux, mes campagnes
fleuries,
Mes montagnes d'azur et mes blondes prairies,

RELIQUIAE

Mon fleuve harmonieux, mon beau ciel em-
baumé!

Dans les grandes cités, dans les bois, sur les
grèves,

Ton image toujours flottera dans mes rêves,
O mon Canada bien-aimé!

Je n'écouterai plus, dans nos forêts profondes,
Dans nos prés verdoyants et sur nos grandes
ondes,

Toutes ces voix sans nom qui font battre le
cœur;

Mais je n'entendrai pas non plus, dans ma
retraite,

Les accents avinés de la troupe en goguette
Qui se marchande notre honneur.

Et quand je dormirai sous la terre étrangère,
Jamais, je le sens bien, jamais, une voix chère
Ne viendra, vers le soir, prier sur mon
tombeau;

Mais je n'aurai pas vu, pour combler la mesure,
Du dernier de nos droits, cette race parjure
S'arracher le dernier lambeau!

Octobre 1866

LOUIS FRÉCHETTE

LA VOIX D'UN EXILÉ

SECONDE ANNÉE

Quand le vent est muet, quand la nuit est
sereine,
Sur les bords du grand lac mon pas distrait
m'entraîne,
Car j'aime le désert, l'air et la liberté.
Là, penseur attardé, le front noyé dans l'ombre,
Et le regard perdu sur les vagues sans nombre,
J'interroge l'immensité.

Loin, là-bas, par delà ce nuage qui passe,
Par delà l'horizon, que cherche dans l'espace
Mon œil que si souvent les larmes ont terni?
Ah! c'est qu'il est un lieu dont le nom vous
enflamme,
Et dont le souvenir est mieux gravé dans l'âme
Que dans le bronze et le granit.

Ce lieu, c'est le berceau, c'est la rive chérie,
Montagne, plage aride, ou campagne fleurie,
Coin de terre où, chétif, l'homme a reçu le jour;
Qu'on l'appelle Pologne, Irlande ou Sibérie,
Sables, glace ou pampas, c'est toujours la
Patrie,
Et ce nom-là veut dire Amour!

RELIQUIAE

Je t'aime, nom sacré, sublime symphonie
Dont la mélancolique et suave harmonie
M'apporte en souvenir tant d'espoir envolé ;
Toi qui fais les grands cœurs, au jour des
grandes crises ;
Toi qui chantes partout, sur les flots, dans les
brises,
Toi qui fais pleurer l'exilé !

Toi qui sais le secret des dévouements
stoïques ;
Toi qui créas les preux des âges héroïques,
Bayard et Washington, Hoche et Napoléon ;
Toi qui fis Jeanne d'Arc d'une humble jeune
fille ;
Toi qui jettes au vent les tours de la Bastille ;
Toi qui peuples le Panthéon !

Oui, je t'aime ! et pourtant, sur ma lyre at-
tendrie,
Quand je veux te chanter, beau nom de ma
patrie,
L'amertume toujours attriste mon refrain ;
Les paroles d'amour se glacent sur ma bouche,
Et puis je ne sens plus, sous mon ongle
farouche,
Frémir que des cordes d'airain.

LOUIS FRÉCHETTE

O ruisseaux gazouillants, ô brises parfumées,
Accords éoliens vibrant dans les ramées,
Soupirs mélodieux, sons suaves et doux,
Trémolos qui montez des frais nids de
 fauvettes,
Voluptueux accents qui bercez les poètes,
Chants et murmures, taisez-vous!

Vous me charmiez jadis: cette époque est
 passée;
Vos douceurs ne vont plus à mon âme froissée;
Mon vieux luth s'est brisé sous mon doigt
 trop hardi;
Le clairon du devoir a sonné dans mon rêve
Le faible enfant n'est plus; c'est l'homme qui
 se lève:
L'humble troubadour a grandi!

Ma lyre, à l'œuvre donc! laisse bondir ta rage;
Hurle comme les vents, gronde comme l'orage;
Tonne comme la foudre au jour du Jugement!
Les beaux jours ne sont plus où tu disais: "Je
 t'aime!"
Ton refrain d'aujourd'hui c'est un cri d'ana-
 thème,
Car tu t'appelles Châtiment! . . .

RELIQUIAE

Canada, Canada! dans cette nuit funeste,
Qui fera resplendir le lambeau qui te reste
De cette ardente foi qui pourrait te sauver?
Sur tant d'abaissement et sur tant de souffrance,

Quand donc pourrai-je voir, ô jour de délivrance!

L'astre des peuples se lever?

O peuple, les crachats ont maculé ta joue;
Un bouffon te harcèle, un pierrot te bafoue;
On te hue, on te berne, on te pique, on te mord;
On t'arrache du front le bandeau de ta gloire . . .

Debout, peuple, debout! vas-tu leur laisser croire

Que le patriotisme est mort?

Ah! montre qu'en dépit de tant d'apostasie,
Le courage des preux chantés par Crémazie
Dans l'âme de leurs fils n'est pas encore éteint!

Montre-leur ce que c'est qu'un peuple qui s'éveille . . .

Mais quel fracas soudain vient frapper mon oreille?

Qui gronde ainsi dans le lointain?

LOUIS FRÉCHETTE

Plein de sombres éclats, de fanfares sublimes,
Fort comme l'ouragan roulant sur les abîmes,
Tonnant comme la voix des vagues en rumeur,
Confus comme les vents dans les grandes
ramées,
Quel est ce bruit puissant comme des chocs
d'armées,
Quelle est cette immense clameur?

Bravo! c'est un sauveur que la patrie acclame
C'est un fils de Chénier qui dresse une ori-
flamme
Où le mot *Liberté* s'écrit avec du sang!
Suivi d'un escadron de hardis sans-culottes,
C'est l'archange vengeur qui chasse les
despotes
Devant son glaive éblouissant!

Un rayon fulminant a percé les ténèbres;
Le monde a tressailli jusque dans ses ver-
tèbres;
Un souffle impétueux dans les airs a passé;
La Liberté paraît, sublime et grandiose,
Paix! victoire! hosanna! son pied d'airain se
pose
Sur un cadavre terrassé.

RELIQUIAE

Traîtres, ils sont comptés les jours de votre empire!

Car l'esprit du Seigneur sur tout ce qui respire
Semble souffler le vent des révolutions.

C'est l'heure solennelle où tombent les entraves,
C'est l'heure des tyrans et c'est l'heure des
braves,

L'heure des rétributions!

L'Espagne se roidit; déjà rugit la France;
L'Irlande jette encore un long cri de souffrance;

Le monde entier s'émeut au nom de Juarez.
Seul, des signes du temps ce vil troupeau se raille

Les sots, ils ne voient pas, sur la sombre muraille

Un doigt sombre écrivant: Mané, Thécel,
Pharès!

Mai 1868

LETTRE À FERDINAND GAGNON

La lettre ci-dessous fut adressée au très regretté Ferdinand Gagnon, qui a été appelé le père du journalisme franco-américain. Les adieux de Ferdinand Gagnon à son public du *Travailleur*, de Worcester (Mass.), sont du

LOUIS FRÉCHETTE

18 mars 1886. Il est mort en avril suivant, à l'âge de 36 ans seulement, mais après avoir rempli une carrière féconde en oeuvres, et en laissant un nom et un souvenir qui ne périront pas.

Nicolet, 23 mars 1886.

Mon cher ami,

J'ai appris avec le plus vif chagrin la nouvelle si triste de ta maladie. Non, il n'est pas possible qu'elle soit si grave. Tu puiseras, dans ton grand courage et dans le calme de ta conscience de bon citoyen et de patriote, la force de revenir à la santé! En tout cas, mon cher ami, je te sais soumis à la volonté de Dieu et homme à voir la mort en face sans sourciller, laisse-moi te dire encore une fois combien j'ai toujours apprécié ton noble coeur et ton haut caractère; et s'il faut se quitter pour toujours en ce monde, je te remercie de ton inaltérable amitié, et je te fais mes adieux en pleurant. Mais non, tu vas te rétablir sans doute, et je me réjouirai avec ta famille et avec tous les Canadiens qui aiment leur pays.

Ton ami bien affligé,

Louis Fréchette.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES DE FRÉCHETTE—

MES LOISIRS

Québec, 1863. Petit in-16. 200 pages.

LA VOIX D'UN EXILÉ

Chicago, 1868. Plaquette de 26 pages. FELIX POUTRE: Drame historique. (Prose) Montréal, 1871. 59 p. in-12.

LETTRES À BASILE

(Prose) Québec, 1872. 81 p. in-8.

LES CALOMNIATEURS CONFONDUS

(Prose) Extrait de *l'Événement*. (Québec, vers 1872) 20 p. in-8.

PÊLE-MÊLE

(Poésies) Montréal: Lovell, 1877. In-16, carré. 274 p.

LES FLEURS BORÉALES

Les Oiseaux de Neiges. (Poésies) Paris: Rouveyre et Terquem, 1881. In-12. 264 p. (En 1879, cet ouvrage avait paru à Québec, chez Darveau, à 30 exemplaires, et sous le titre de *Poésies Diverses*.)

LE RETOUR DE L'EXILÉ

Drame. (Prose) Montréal, 1880. 72 p. in-16.

PAPINEAU

Drame historique. (Prose) Montréal, 1880. 100 p. in-16.

BIBLIOGRAPHIE

PETITE HISTOIRE DES ROIS DE FRANCE

Par Cyprien (pseud. de Fréchette) Montréal,
La Patrie, S.D. In-12. 125 p.

LA LÉGENDE D'UN PEUPLE

(Poésies) Paris: Librairie Illustrée, 1888. In-8.
347 p. (Nouvelle édition, illustrée par Henri
Julien, à Montréal, chez Beauchemin, 1908.)

FEUILLES VOLANTES

(Poésies) Montréal: Granger, 1891. Grand
in-12. (Fréchette a donné le titre de *Feuilles
Volantes* et *Oiseaux de Neiges* à la deuxième
série de ses *Poésies Choisies*, édition définitive,
revue, corrigée, et augmentée, parue chez Beau-
chemin, en 1908. C'est un in-4 de 462 pages.)

ORIGINAUX ET DÉTRAQUÉS

(Prose) Montréal: Louis Patenaude, 1892.
In-12. 360 p.

LETTRES À M. L'ABBÉ BAILLARGÉ

(Prose) Montréal, 1893. 91 p. In-8.

LOURDES

Conférence. (Prose) Québec: Darveau, 1896.
In-12. 46 p.

CHRISTMAS IN FRENCH CANADA

Toronto: Morang & Co., 1899. xv-262 p.
In-12. Illustré.

LA NOËL AU CANADA

Toronto: Morang & Co., 1900. (Mêmes for-
mat et illustr. que l'édition anglaise).

ÉPAVES POÉTIQUES

(Poésies): Véronica (drame en vers.) Ce vol-
ume est le troisième et dernier de l'édition dé-
finitive des œuvres de Fréchette (Montréal:
Beauchemin, 1908).

BIBLIOGRAPHIE

UNE RENCONTRE

Traduction de *A Chance Acquaintance* de W. D. Howells. (Montréal: Soc. des Public. Fran., 1893.) 132 p. In-8.

Outre les ouvrages mentionnés ci-dessus, Louis Fréchette a écrit des chroniques, des préfaces, et nombre d'articles qu'il a semés dans bien des journaux, et où il s'est occupé de toutes sortes de questions.

OUVRAGES SUR FRÉCHETTE—

ETUDES DE LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANCAISE

Par Chs. ab der Halden. Paris: Rudeval, 1904.

REVUE CANADIENNE, PASSIM

Et particulièrement, III Série, Tome I. (24 de la collection), une étude sur *La Légende d'un Peuple*, par H. E. Tourigny (Pseud. du Père Duguay, S.J.), 1888.

MEME REVUE

(Tome XVII de la collection). Etude sur Pêle-Mêle: par Pascal Poirier.—*Idem*, *ibid*, une étude sur le drame: *Papineau*, 1881.

LE CHERCHEUR: REVUE ÉCLECTIQUE

Vol. I, No. 9, Québec, 1889. Étude sur *La Légende d'un Peuple*, par E. des Buttes, pp. 282 et 283.

NOS AMIS LES CANADIENS

Par Louis Arnould. Ch. IV—La Littérature Canadienne. (Paris: Oudin, 1913). P. 156 et seq.

ESSAIS ET CONFÉRENCES

Par Henri d'Arles. *Louis Fréchette* (Québec: Laflamme et Proulx, 1909). Pp. 93 à 124.

BIBLIOGRAPHIE

LE CANADA-FRANCAIS

(Tome I, Québec, 1888). Etude sur *La Légende d'un Peuple*. Par Napoléon Legendre. Pp. 304 à 312.

CAUSERIES DU DIMANCHE

Par A. B. Routhier. Montréal: Beauchemin et Valois, 1871. Pp. 213 à 238.

HISTOIRE DE LA LITTERATURE CANADIENNE

Par Edmond Lareau. Montréal: John Lovell, 1874. P. 116 et seq.

GUEPES CANADIENNES

(Ie Série, A. Bureau, Impr., Ottawa, 1881). Portrait de Fréchette, par Jean Piquefort. Cela avait paru dans *le Courrier du Canada*, de 1873. *Ibid.* (Ile Série, 1882) quelques pages divertissantes sur la polémique *Fréchette-Routhier*; la pièce de vers consacrée à Sarah Bernhardt; *La Voix d'un Exilé*.

NOS HOMMES DE LETTRES

Par L. M. Darveau. (Vol. I, Montréal: A. A. Stevenson, 1873). Pp. 173 à 210.

SOUVENIRS ET BIOGRAPHIES

Par L. O. David. Montréal: Beauchemin, 1911. Pp. 153 à 178.

LOUIS FRÉCHETTE

Par Fernand Rinfret. Saint-Jerôme-Libr.: J. E. Prévost, 1906.

ESSAIS SUR LA LITTÉR. CANADIENNE FRANCAISE

Par Camille Roy. (Québec, 1914). Pp. 135 et seq.

LE LAUREAT

Par W. Chapman. Québec: Brousseau, 1894.

BIBLIOGRAPHIE

LE LAUREAT MANQUE

Par Marc Sauvalle. Montréal, 1894.

DEUX COPAINS

Par W. Chapman. Québec: Brousseau, 1894.

ANTHOLOGIE DES POETES CANADIENS

Par Jules Fournier. Montréal: Granger, 1920.

THE CATHOLIC ENCYCLOPAEDIA

(Tome VI). Notice par N. E. Dionne.

ENCYCLOPAEDIA BRITANNICA

Eleventh Edition, 1910, Cambridge (Eng.),
Vol. V. Article, *Canada*.

A GLANCE AT THE LITERATURE OF CANADA

By Ethel Rayson and F. A. Hadland, in *The
Living Age*. Eighth Series (1916), Pp. 284 à 289.

THE POETRY OF LOUIS FRÉCHETTE

By John Boyd, in the *Canadian Magazine*, Vol.
XXXII. Toronto, 1909. Pp. 57 à 64.

CANADIAN LITERATURE

By J. Castell Hopkins, in the *Annals of the
American Academy*, Vol. XVI. Jan., 1913. P.
204.

HEADWATERS OF CANADIAN LITERATURE

By Archibald MacMechan. Toronto: McClelland & Stewart, Ltd., 1924.

INDEX

- Académie Française, 14, 15.
A Chance Acquaintance, 119.
A Glance at the Literature of Canada, 121.
A mes compatriotes des Etats-Unis, poème, 41.
A mes Filles, sonnet, 40.
Anthologie des Poètes Canadiens, 121.
Arnould, Louis, 119.
Angleterre, 51, 81.
- Baillargé, abbé, 19, 118.
Barnave, 64.
Bastille, 109.
Baudelaire, Charles, cité, 65.
Beauchemin, 20.
Beaudry, Emma, 13.
Beaugrand, Honoré, 20.
Beauvau-Craon, Prince de, 3.
Bernadette, 45.
Bernhardt, Sarah, 120.
Blanchemain, Prosper, 85.
Boyd, John, 121.
- Canadian Literature*, 121.
Cardinal, 103.
Caillon, le soldat de, 19, 52.
Caron, Thomas, 6, 7.
Castel-Biray, poème, 39.
Causeries du dimanche, 120.
Chapman, William, 6, 7, 19, 92, 99, 120.
Chateaubriand, 64.
Chénier, 103, 112.
Chicago, 10.
Christmas in French Canada, 118.
Colomb, Christophe, 88.

INDEX

- Correspondances, cit.*, 65.
 Crémazie, Octave, 18, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54.
 Cujas, 7.
 Cyprien, *pseud.*, de Fréchette, 20.
 Dante, 76.
 D'Arles, Henri, 119.
 Darveau, impr., 14.
 Darveau, L. M., 120.
 David, L. O., 21, 22, 120.
Découverte du Mississipi, poème, *cit.*, 27, 68, 94.
Dernier Martyr, 68.
 Des Buttes, E., 119.
Description de Lourdes, prose, *cit.*, 43.
Deux Copains, 121.
 Dionne, N. E., 121.
Disc. à l'inaugur. du monu. Crémazie, cit., 48.
 Doucet, Camille, 14.
 Duguay, R. P., 119.
Encyclopædia Britannica, 121.
Epaves Poétiques, 21, 118.
 Espagne, 113.
Essais et Conférences, 119.
Essais sur la littérature canadienne, 120.
Etudes de littérature canadienne-française, 120.
 Fall River, 15.
Felix Poutré, 20, 117.
Feuilles Volantes, 17, 21, 57, 118.
Fleurs Boréales, 14, 15, 21, 57, 59, 117.
Fleurs de Givre, 6, 21.
 Fournier, Jules, 121.
 France, 81.
 Fréchette, Jeanne, Louise, Pauline, 82.
 Fréchette, Louis, né à Lévis, 3; séjour à Ogdensburg, 4, revient au Canada, 5; fait études classiques à Québec et à Nicolet, 5; se révèle poète, 6; publie *mes Loisirs*, 7; est reçu avocat et pratique à Lévis, 9; est rédacteur au *journal de Lévis*, 9; s'établit à

INDEX

Chicago, 9; y publie *La Voix d'un Exilé*, 11; revient définitivement en Canada, 13; est élu député, 13, se marie, 13; publie *Pêle-Mêle; Fleurs Boréales et Oiseaux de Neiges*, 13, 14; qui reçoit un Prix Montyon à l'Académie Française, 14; édition parisienne de ce recueil, 15; rencontre probable de Fréchette avec Oscar Wilde, 16; publie la *Légende d'un Peuple* et *Feuilles Volantes*, 16, 17; lance le projet d'un monument à Crémazie, lequel fut inauguré en 1906, 18; ses polémiques avec Routhier, Chapman, Baillargé, 19; publie des *chroniques* dans *La Patrie* sous le pseud. de *Cyprien*, la *Petite Histoire des Rois de France, Originaux et Détraqués, La Noël au Canada, Felix Poutré et Papineau, Véronica, Lourdes*, 19, 20; consacre ses années dernières à l'édition définitive de ses poésies, 20, 21; meurt à Montréal, en 1908, 22; *Critique de son œuvre*, 57 a 88; *Sa Technique*, 89 a 99.

Gagnon, Ferdinand, 113.

Garneau, François-Xavier, 50.

Gautier, Théophile, 83.

Gibet de Riel, 69.

Gilbert, Nicolas, Joseph, Laurent, 5.

Guêpes Canadiennes, 120.

Hadland, F. A., 121.

Halden, Charles ab der, 119.

Hébert, Philippe, 19, 52.

Histoire de la Littérature Canadienne, 121.

Hoche, 109.

Hopkins, J. Castell, 121.

Horace, 9.

Howells, W. D., 119.

Hugo, Victor, 96.

Irlande, 108.

Jean d'Arc, 109.

Johannet, 85.

Johannet, Soledad, 86.

INDEX

- Jolliet, 28, 29.
Journal de Lévis, 9.
Journal d'un Poète, 77.
 Juarez, 113.
 Julien, Henri, 20.

 L'Amérique, 88.
L'Année Canadienne, 77.
La Découverte du Mississipi, cit., 27.
La Forêt Vierge, 18.
La Forêt Canadienne, cit., 33.
La France, 38.
La Légende d'un Peuple, 16, 17, 20, 57, 60, 68, 70, 72,
 80, 81, 88, 118, 119.
La Noël au Canada, 20, cit. 46,-118.
 Lamartine, 63.
 Lamennais, 64.
La Patrie, 20.
 Lareau, Edmond, 120.
La Survivance Française au Canada, 3.
La Voix d'un Exilé, 11, 12, 13, 57, 59, 117.
Le Canada-Français, 120.
 Le Braz, 21.
Le Chercheur, 119.
 Le Conte de Lisle, 6.
 Legendre, Napoléon, 120.
Le Lauréat, 120.
Le Lauréat Manqué, 121.
Les Calomniateurs Confondus, 117.
Les Fleurs Boréales, 117.
Le Travailleur, 110.
Lettres à Basile, 117.
Lettres à l'abbé Baillargé, 118.
Le Retour de l'Exilé, 117.
 Lévis, 3, 13.
 Londres, 16.
 Lorimier, 103.
Louise, 74.
Louis Fréchette, 120.
 Lourdes, 20, 118.

INDEX

- Mazarin, Palais, 15.
Meschacébé, 27, 28.
Mes Loisirs, 7, 13, 57, 59, 91, 117.
Messe de Minuit, cit., 36.
Montebello, 95.
Montréal, 19.
Montyon, 14.
Mussolini, Benito, 4.
- Napoleon, 109.
Nicolet, 5.
Nos Hommes de Lettres, 120.
Nos Amis les Canadiens, 119.
Notre Histoire, cit., 42.
Nouvelle Année, cit., 31.
- Océanides, 99.
Ogdensburg, 4.
Oiseaux de Neiges, 14, 21, 57, 59, 77.
Ollivier, abbé L. A., 17.
Originaux et Détraqués, 20, 118.
Ottawa, 6, 23, 30.
Ovide, 91.
- Pantheon, 109.
Papineau, 20, 68, 94, 95, 96, 103, 119.
Paris, 15, 16.
Pau, 44.
Paysages, 77.
Pêle-Mêle, 19, 57, 59, 68, 117, 119.
Petite Histoire des Rois de France, 20, 118.
Picquet, François, 4.
Piquefort, Jean, 120.
Platon, 63.
Poésies Choisies, 21, 62.
Poirier, Pascal, 119.
Pologne, 108.
Premier Baiser, 74.
Présentation, Fort de la, 4.
Prométhée, 99.

INDEX

Québec, 3, 5, 14, 15, 18, 51.

Rayson, Ethel, 121.

République, La, 63.

Revue Canadienne, 119.

Rinfret, Fernand, 120.

Routhier, Basile, 19, 120.

Rouveyre et Turquern, 15.

Roy, Camille, 120.

Sainte-Beuve, 86.

Saint-Denis, 104.

Saint-Eustache, 104.

Sarah Bernhardt, 120.

Sauvalle, Marc, 121.

Sébastopol, 51.

Sibérie, 108.

Souvenirs et Biographies, 120.

Sully-Prudhomme, 57, 74.

Sur la tombe de Cadieux, cit., 29.

Taine, Hippolyte, 8.

The Catholic Encyclopædia, 121.

The Poetry of Louis Fréchette, 121.

Tourigny, H. E., 119.

Une Rencontre, 119.

Vase Brisé, Le, 57.

Verlaine, Paul, 58.

Véronica, 21, 118.

Viger, 103.

Vigny, Alfred de, 77.

Washington, 109.

Wilde, Oscar, 15, 16.

Worcester, 113.

THIS BOOK IS A
PRODUCTION OF



TORONTO, CANADA